

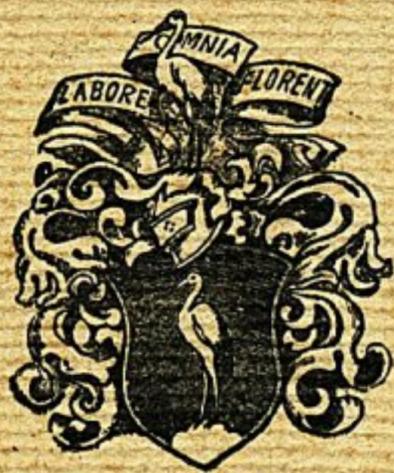
VIE  
DE  
**MONSEIGNEUR MARBACH**

ÉVÊQUE DE PAPHOS IN PARTIBUS  
PREMIER COADJUTEUR DE MGR FRITZEN,  
ÉVÊQUE DE STRASBOURG

PAR

**MONSEIGNEUR G. JOST**

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE  
ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



STRASBOURG

**F. X. LE ROUX & CIE, S. A.**

IMPRIMERIE DE L'ÉVÊCHÉ

1925.

Bibliothèque Alsatique et Généalogique  
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas  
Num. entrée : 45 date : 03.04.1982  
B I O G R A P H I E S  
\*\*\*\*\*

3039

73



VIE  
DE  
**MONSEIGNEUR MARBACH**

ÉVÊQUE DE PAPHOS IN PARTIBUS  
PREMIER COADJUTEUR DE MGR FRITZEN,  
ÉVÊQUE DE STRASBOURG

PAR

**MONSEIGNEUR G. JOST**

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE  
ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG  
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



STRASBOURG

**F. X. LE ROUX & C<sup>IE</sup>, S. A.**

IMPRIMERIE DE L'ÉVÊCHÉ

1925.

Strasbourg le 25 novembre 1924.

*Bien cher Monseigneur.*

Avec quelle satisfaction j'ai reçu les pages que vous consacrez à la douce et chère mémoire de celui qui fut, ici-bas, Charles Marbach, évêque titulaire de Paphos.

J'ai admiré, avec un très vif intérêt et une profonde émotion, une belle, grande et sainte âme peinte par une âme de prêtre et d'ami. Sans rien présenter de superflu, sans rien oublier d'essentiel, vous offrez au lecteur une suite gracieuse et variée de portraits intimes, tous réussis, parce que tous composés avec autant de foi que d'affection. Devant nos yeux émerveillés revit, en une famille très chrétienne, un angélique enfant, — à l'ombre du sanctuaire, un lévite modèle, — à côté d'une âme à former, un éducateur accompli, — auprès d'un prêtre d'élite, son aîné, un disciple qui bientôt dépasse le maître, — en une importante paroisse, un vicaire admiré de tous pour les éminentes qualités de son esprit et de son cœur, — à Gerstheim et à la Cathédrale de Strasbourg, l'homme de foi bien vivante, le pasteur plein de tact et de charité, l'apôtre au zèle non moins

prudent que bien éveillé, l'orateur dont l'éloge s'entend de nos jours encore, l'administrateur d'une impeccable régularité. Puis vous nous avez montré, dans tout l'éclat de la maturité, tout le prestige de son talent, l'évêque alsacien que prêtres et fidèles aimaient autant qu'ils le vénéraient, et qu'ils espéraient voir longtemps gouverner le diocèse, les paroisses et les cœurs. La Providence voulait grandir encore Monseigneur Marbach ; elle ne lui donna l'occasion de descendre en apparence que pour le faire monter toujours plus haut, vers la sainteté. Avec la flamme que tous vos amis vous connaissent, vous professez une sainte indignation contre la violence du pouvoir temporel, mais en même temps vous êtes heureux de mettre en un saisissant relief la correction parfaite, la haute dignité, la noblesse d'âme de celui qui, dans une retraite non moins édifiante qu'active, fit œuvre de moine, d'exégète et d'ami du prêtre. Enfin, avec une tendre délicatesse, vous recueillez son dernier souffle, sa dernière prière, le dernier baiser que, dans son agonie, le mourant donnait à son crucifix.

Qu'il me soit permis, cher Monseigneur, de vous exprimer ma religieuse gratitude pour le précieux travail que vous avez bien voulu exécuter. Vous consolerez tous ceux qui pleurent le Vénéré défunt. Aux jeunes prêtres d'Alsace, vous proposerez un beau modèle. Pour la postérité vous fixez les traits d'un grand évêque, et vous écrivez des

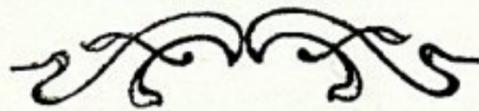
pages que seront heureux de consulter les futurs historiens du Diocèse de Strasbourg. Si quelqu'un doit vous remercier d'avoir accompli cette tâche sacrée, c'est celui qui écrit ces lignes et qui, sachant mieux encore, après vous avoir lu, quelles vertus devrait avoir un pontife appelé à gouverner l'Eglise de Strasbourg, demande très instamment à votre saint ami de lui obtenir une très grande grâce, celle de lui ressembler et d'avoir toujours davantage au cœur l'amour de Dieu, de l'Eglise et du diocèse de Monseigneur Marbach.

Qu'il daigne aussi récompenser votre labeur d'un sourire du Ciel et des plus efficaces bénédictions de Dieu.

Veillez agréer, cher Monseigneur, l'hommage de mes sentiments de religieux respect, l'assurance de mon affectueux dévouement en N. S.

† CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE,

Evêque de Strasbourg.



## AVANT-PROPOS.

---

« Lorsque, sur la route de la vie, nous trouvons un être d'élite et que, par un bonheur assez rare, nous pouvons quelque temps cheminer avec lui, il nous reste de cette rencontre une telle douceur, elle laisse en nous une trace si profonde, qu'il nous semble alors que la chère influence dont nous sommes imprégnés sera puissante encore, et que la semence déposée en nous s'épanouira pour d'autres en de bienfaisantes moissons. »

Ces quelques lignes, recueillies dans le pieux livre qu'a publié, il y a quelques années, Elisabeth Leseur sur « La Vie spirituelle », ont suggéré la pensée de préserver de l'oubli Monseigneur Marbach, premier coadjuteur de Mgr Fritzen, évêque de Strasbourg.

Si, en Alsace, il y a eu, de notre temps, un être d'élite, ce fut certes lui. Aussi était-il hautement estimé.

Cependant on peut admettre, que de son vivant, il ne fut ni connu, ni apprécié à sa juste valeur.

C'est que, par nature, il était peu communicatif. Quoique d'une rare énergie, il paraissait au premier abord timide. Il évitait soigneusement de se

produire. Couvrir ses mérites était pour lui un besoin. Aussi se gardait-il contre des relations intimes.

Un jour, pourtant, il daigna sortir de sa réserve habituelle pour aller au-devant d'un prêtre qu'il savait lui être depuis longtemps spécialement dévoué. Il se mit à cheminer avec lui, mais en toute simplicité, avec abandon, sans arrière-pensée. C'est ainsi que ce dernier, tout en jouissant de la douceur de cette rencontre, eut l'occasion de découvrir, en ce condescendant compagnon, des qualités que personne, en général, ne pouvait soupçonner. Il en éprouva une impression si forte et si salutaire qu'il crut de son devoir de la communiquer autour de lui. De là, l'aperçu sur la vie de Monseigneur Marbach qu'il ose présenter, tout d'abord, à ses vénérés et chers confrères de l'Alsace.

Cet opuscule sera-t-il le bienvenu ?

Fera-t-il quelque bien ?

Quoiqu'il en soit, il sera toujours un témoignage de reconnaissance envers un saint et noble évêque qui a eu, de son vivant, pour l'auteur, la plus touchante bienveillance.





### L'enfant - Le jeune homme

Charles Marbach naquit à Wissembourg, le 21 novembre 1841. Ses parents étaient Philippe Marbach et Geneviève Dörfler. Le nouveau-né fut baptisé le lendemain, à l'église paroissiale St-Pierre-et-St-Paul, par M. le recteur Paulus, qui devint plus tard chanoine titulaire de la cathédrale de Strasbourg. L'enfant eut pour parrain Joseph Dörfler, son oncle maternel, et pour marraine Catherine Dörfler, née Stauder, l'épouse du parrain.

En venant en ce monde, Charles Marbach fut d'une constitution qui ne promettait pas de longs jours. Mais sa mère, par des soins extraordinaires et par les prières les plus ferventes, sut lui conserver la vie. De bonne heure l'enfant manifesta une intelligence supérieure. Aussi ses parents ne tardèrent-ils pas à lui parler de Dieu, à le faire prier et à lui inculquer les premiers éléments de la foi. Il pouvait avoir deux ans quand, un jour, son père le prit sur ses bras et sortit avec lui sous la porte de la maison. C'était par une sombre journée d'hiver. Un épais brouil-

lard tournoyait dans la rue. Et le petit de dire :  
« Papa, est-ce là la création du monde ? »

Dès qu'il put se soutenir sur ses jambes, il fut envoyé à l'école primaire. Il arriva, sans peine, à être le premier de sa division, tout d'abord, puis de toute la classe. Ses condisciples ainsi que ses maîtres lui témoignèrent toujours la plus franche sympathie. Sa santé ne lui permettait pas de prendre part à leurs jeux ; il tenait toutefois à leur société. A l'occasion il avait avec eux des entretiens édifiants, où il mettait une cordialité qui les captivait. C'est qu'il avait grandement profité des pieux enseignements de ses parents et des instructions du catéchisme. Il assistait régulièrement à la sainte messe et recevait souvent le sacrement de pénitence.

Les devoirs terminés à la maison, il allait se promener hors de la ville, toujours un livre à la main. Lecteur passionné, il échangeait chaque semaine à la bibliothèque paroissiale les livres prêtés. Sa mère, toutefois, ne lui permettait pas de les lire avant qu'elle les eût examinés. Un jour, en ayant trouvé un qui lui déplut, elle le rapporta au bibliothécaire, non sans lui adresser des reproches. Dans de pareilles dispositions, Charles Marbach fit sa première communion avec la plus touchante piété.

A l'âge de onze ans, il sortit de l'école primaire pour être présenté par son père au Principal

du collège de la ville. Celui-ci, le voyant si faible de santé, ne consentit à l'admettre comme élève que grâce aux renseignements qu'on put lui fournir.

Le jeune collégien eut bientôt devancé ses camarades. Il tint invinciblement la première place, comme en font foi ses bulletins trimestriels.

Dès cette époque, il s'exerça à la versification. Il manifesta de si heureuses dispositions pour la poésie, que le « Volksfreund » s'empressa de publier plusieurs de ses compositions. Ces travaux poétiques, il les interrompit pendant ses années de séminaire. Il s'y adonna de nouveau quand il fut prêtre. Cela ne nuisit en rien à l'accomplissement consciencieux de ses devoirs de vicaire, de professeur, de curé et de coadjuteur.

La faveur dont jouissaient ces essais poétiques fut partagée par Mgr l'Evêque Ræss lui-même. Charles Marbach avait à peine dix-huit ans quand il termina ses études secondaires.

### La famille

Quoique dans une situation modeste, la famille Marbach-Dörfler comptait parmi les plus considérées de Wissembourg, à juste titre. A preuve les centaines de lettres que Thérèse Marbach a adressées à son frère séminariste et prêtre, et que ce dernier a religieusement conservées.

Ces lettres, écrites en toute simplicité, sans arrière-pensée, uniquement pour donner des nouvelles de la maison, font connaître la famille dans son intimité. En les lisant, on se demande si on n'est pas en présence d'un nouveau Nazareth.

Il y a d'abord le père. Il n'est qu'un simple cordonnier, mais il aime son métier; il en est même fier et l'exerce avec autant de conscience que d'habileté. Aussi l'ouvrage ne lui manque-t-il jamais. Il devrait même embaucher des compagnons; mais il ne veut pas d'étranger dans sa maison. Aussi est-il infatigable au travail. Dès 5 heures du matin jusque bien avant dans la nuit, il est dans son atelier. Il ne le quitte que pour prendre ses repas qu'il égaye par sa bonne humeur. Il ne sait pas ce que c'est que de chômer. Une fois pourtant, c'était au mois d'août 1870, quand les Prussiens furent entrés en ville, il laissa tomber ses bras; pendant trois jours consécutifs il se tint à la fenêtre comme pétrifié à la vue des envahisseurs. Il ne pouvait se faire à la pensée que le soldat français eût pu être vaincu.

Il sortait une seule fois pendant la semaine. C'était pour se rendre à la Conférence de St-Vincent-de-Paul. Cette société lui tenait tellement à cœur, qu'il se permettait de reprendre les membres qui parfois manquaient à la réunion.

Jamais il ne travaillait le dimanche. Il allait régulièrement à la grand'messe et aux Vêpres. Le dessert du dîner dominical consistait à mettre sur le tapis le sermon entendu, non pour le critiquer, mais pour en faire ressortir les points pratiques. Dans la journée, il lisait Goffiné, la Vie des Saints, le Volksfreund surtout. D'où la solidité de ses principes religieux et politiques qu'il exposait et défendait à l'occasion. Il était, mais modestement, le conseiller des personnes de sa classe. Il recevait, chaque semaine, la visite de l'un ou l'autre membre du clergé de la ville. Une fois même, M. le Sous-Préfet l'avait convié à une réception solennelle dans ses salons. Bref, il fut un modèle de chrétien, de père de famille et de citoyen. Aussi sa mort mit-elle en deuil la ville et les environs. Sa mémoire est restée en bénédiction à Wissembourg.

Sa compagne était digne de lui. Elle appartenait à une ancienne famille bourgeoise de la ville, qui avait fait de grandes pertes matérielles pendant la Révolution, étant restée ostensiblement chrétienne. Quand, pendant la Terreur, fut fermée l'église paroissiale, la mère de Madame Marbach, habituée à assister chaque matin à la sainte messe, s'était décidée à conserver quelque chose de cette pratique de piété, malgré les édits qui interdisaient toute manifestation religieuse. Elle prit donc, chaque jour, le chemin

de l'église. Devant le portail, elle tirait de sa poche le chapelet pour le réciter ostensiblement. La police intervint — rudement — mais elle tint bon et on finit par la laisser faire. Le sang de cette héroïque mère coulait dans les veines de sa fille Geneviève.

Celle-ci sut toujours défendre la cause de Dieu. Un jour, un paysan des environs s'arrêta avec sa voiture devant la maison de son mari. Au milieu d'un assez grand rassemblement, il fit une violente sortie contre l'Eglise et contre le clergé catholique. Personne n'osa le contredire. Madame Marbach, l'ayant enfin entendu, sortit et l'entreprit avec tant de courage qu'il se hâta de déguerpir.

Pour son mari, elle fut la femme forte des Livres Saints. Elle le vénérât autant qu'elle l'aimait et sut lui tenir un ménage agréable. Elle ne sortait de la maison que par devoir. Aussi la paix ne fut-elle jamais troublée dans cet intérieur. Elle ne comprenait pas moins son devoir de mère, préoccupée toujours d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu. Son Charles, déjà au berceau, elle l'avait consacré à Dieu, sans cesse occupée à cultiver sa vocation, heureuse au delà de toute expression quand elle eut conduit celle-ci à son terme.

A côté de l'atelier de son mari, elle tenait un petit bazar. Elle savait y faire l'apôtre surtout.

en faveur des jeunes filles. Plus d'une, avertie par elle, lui dut son salut.

Son premier enfant fut un garçon qui ne vécut pas. Elle en fut longtemps inconsolable. Dieu ensuite lui donna une fille qui eut nom Thérèse. Celle-ci, de bonne heure, manifesta une grande piété avec une intelligence supérieure. Aussi ses parents lui firent-ils continuer ses études. Elle en profita largement. Déjà, à l'âge de seize ans, elle eut le diplôme d'institutrice. Le baron de Murphy, à Altenstadt près Wissembourg, lui confia l'éducation de ses enfants. A cet effet, elle dut, chaque jour, se rendre dans cette famille qui, jusqu'à son extinction, lui resta reconnaissante de ce qu'elle avait fait pour ses élèves.

Elle ne réussit pas moins à développer l'intelligence et à former le cœur de son petit frère. Plus âgée que lui de quelques années, elle voulut être pour lui une seconde mère — tellement elle l'aimait déjà dès sa naissance —, attachement qui la portait à vivre plus pour lui que pour elle-même. C'est à cette sœur qu'il devait sa parfaite connaissance de la langue allemande. Mais ce qu'elle favorisait avant tout en lui, c'était sa vocation sacerdotale. A partir du jour où il quitta la maison paternelle pour continuer ses études, et après, pour prendre une position, elle lui écrivait chaque semaine pour lui deman-

der ce qu'il devenait et ce dont il pouvait avoir besoin. On comprend qu'il répondait, avec non moins de cœur, à cette touchante affection. Cette correspondance réciproque fait penser aux entretiens de saint Benoît et de sainte Scholastique. Tous deux cultivaient entre eux une amitié si parfaite, que ni elle ni lui n'eurent jamais besoin d'une autre amitié.

### Le séminariste

Charles Marbach entra au Grand Séminaire à la fin d'octobre 1859. Comme sa santé laissait beaucoup à désirer, il fut dispensé de l'internat et autorisé à prendre le logement et la pension chez les Sœurs de St-Vincent-de-Paul, à Sainte-Barbe. Il fut au comble du bonheur en devenant séminariste. « Quand j'ai pu mettre pour la première fois la soutane, écrivait-il alors à ses parents, j'ai poussé des cris de joie; il me semble que j'ai toujours porté cet habit. »

Comme vicaire de Colmar, il ne tarda pas, grâce à la confiance qu'il inspirait, à être accablé de travail; mais, disait-il alors à ses parents: « Je suis dans ma vocation, et je n'aurais pas été heureux dans n'importe quelle autre condition, quelque brillante qu'elle eût pu être. »

Pénétré de l'esprit de cette vocation, il s'efforça toujours d'y conformer sa conduite durant son externat à Sainte-Barbe. Jamais il n'abusa

de la liberté dont il y jouissait. Quand, par convenance ou par devoir, il devait aller en ville, il ne manquait jamais d'en demander la permission. En fait de promenade, il ne connaissait que le trajet qui sépare Sainte-Barbe du Grand Séminaire. Les heures d'étude, il les passait toutes dans sa chambrette. Il y avait alors, dans l'établissement, d'autres étudiants appartenant à différentes Facultés; il les voyait passagèrement, aux récréations. Ce fut une vie de moine qu'il mena dans cette maison. Aussi la directrice, Sœur Morand, qui, au fond, n'était pas toujours commode pour ses pensionnaires, devint pour lui une seconde mère. Elle se hâta d'intervenir auprès de la Supérieure générale, à la Toussaint, pour lui faire obtenir une réduction du prix de la pension; elle l'appelait « notre saint Louis de Gonzague ».

De là, la permission qu'il obtint de rester à Sainte-Barbe pendant deux années consécutives.

Les deux années suivantes, il les passa comme interne au Grand Séminaire même. Il y fut le strict observateur du règlement, estimé de ses maîtres, aimé de tous ses condisciples, modeste toujours, malgré ses succès aux examens, et malgré l'admiration provoquée par les deux sermons qu'il avait eu à débiter. Aussi, en dépit de son extrême jeunesse, fut-il, à la fin de la quatrième année, admis au sous-diaconat.

### Le précepteur

L'abbé Charles Marbach n'avait pas tout à fait vingt-deux ans quand il eut terminé ses études au Grand Séminaire de Strasbourg. Malgré ses mérites personnels, il ne pouvait encore être question de lui procurer les dispenses nécessaires pour recevoir le diaconat et la prêtrise. Il s'agissait alors de lui trouver, au moins pour une année, une position honorable, convenablement rétribuée. Il lui eût été pénible de rester plus longtemps à la charge de ses parents.

M. le Supérieur du Grand Séminaire y avait pourvu. Il lui avait obtenu un préceptorat chez une dame Joyeux, veuve d'un médecin renommé de Strasbourg, et mère d'un fils unique alors âgé de douze ans. Cette dame possédait deux maisons; l'une à Andlau où elle passait l'été; l'autre à Strasbourg, rue des Juifs, sa résidence d'hiver. Pieuse, bien élevée et bienfaisante, elle jouissait d'une haute considération. De fortes pertes d'argent dans une banque juive de Strasbourg, mais surtout la mort prématurée de son bien-aimé mari avaient miné sa santé. Son cher Marcel n'étant lui-même pas robuste, elle avait tenu à le garder auprès d'elle, d'autant plus qu'il lui témoignait le plus profond attachement. Elle avait commencé par lui donner une institutrice qui lui avait fait perdre son temps; le garçon

lui-même l'avait constaté, quoiqu'il n'eût pas de grands talents. Aussi décidait-il, ainsi que sa mère, qu'elle fut remplacée par un précepteur capable. L'abbé Marbach n'eut qu'à se présenter pour que Marcel eût l'intuition qu'il trouverait en lui le précepteur désiré — et sur le champ, il s'attacha sincèrement à lui.

L'abbé Marbach partit pour Andlau quelques jours après l'Assomption. Le lendemain il adressa à sa famille une longue lettre sur la réception que lui avaient faite Madame Joyeux, son fils et le personnel de la maison. La joie de l'accueil ne fit pas perdre au jeune précepteur le sentiment de sa responsabilité, et c'est de cela qu'il s'ouvrit à ses parents. « Je ferai, disait-il, tout ce qui est en mon pouvoir pour que mon élève, avant tout, devienne un bon chrétien, mais aussi un jeune homme qui fasse honneur à sa mère. Seulement, ajoute-t-il, tout ne dépend pas de moi. Dieu, en premier lieu, doit m'aider. A cette fin, je l'invoquerai tous les jours. »

La maison dans laquelle il entra était bien tenue. Madame Joyeux, quoique constamment souffrante, veillait à tout. Elle avait à son service une vieille domestique, encore vaillante, qui avait aidé à l'élever chez ses parents. Aussi avait-elle continué de tutoyer sa maîtresse, toutefois sur un ton aussi respectueux qu'aimable. Protestante ardente, elle ne se laissa jamais tou-

cher par les exemples de vie catholique parfaite qu'elle avait toujours sous les yeux. Quand on voulait lui parler de religion, elle détournait aussitôt la conversation. Elle mourut protestante inébranlable — après avoir été toujours une domestique modèle.

Elle s'occupait principalement du ménage. Il y avait avec elle, depuis nombre d'années, une pieuse catholique qui s'occupait des gros ouvrages, attachée à sa compagne presque autant qu'à sa maîtresse. Aussi dans cet intérieur régnait, avec un ordre parfait, une paix inaltérable. Il va de soi que le jeune précepteur, dès le premier jour, s'y trouva en famille.

Afin de procéder avec ordre et exactitude à l'accomplissement de ses fonctions, il rédigea, de concert avec Madame Joyeux, le plan suivant :

Matin, 6 h., lever pour lui personnellement ; 7 h., prière du matin avec l'élève, suivie du déjeuner et de la sainte messe ; 8 h.  $\frac{1}{2}$ , leçon jusqu'à 10 h., continuée après une récréation d'une demi-heure jusqu'à midi, heure du dîner. Promenade jusqu'à 3 h., puis leçon jusqu'à 4 h., reprise après une demi-heure de récréation jusqu'au souper à 6 h.  $\frac{1}{2}$ . Après ce repas, causerie en famille, ou jeu, ou musique jusqu'à 8 h. Il se retirait alors, laissant son élève avec sa mère.

Quoique froid et réservé de son naturel, le précepteur, dès le commencement, s'était pro-

mis d'être toujours ouvert et gai avec son élève qui, ainsi entretenu en bonne humeur, serait plus volontiers disposé au travail. A cette fin encore, aux jours de fêtes, il organisa des amusements qui mettaient toute la maison en joie.

Quant à l'élève, il prenait goût à sa tâche. Ses progrès, très sensibles, faisaient le bonheur de sa mère. Appréciant de plus en plus les admirables qualités du jeune précepteur, elle lui donna bien vite son entière confiance qu'elle lui conserva jusqu'à sa mort.

M. Marbach éprouva un tel contentement dans cette situation que, pour le nouvel an, en écrivant à sa sœur, il lui recommanda de faire dire une messe d'actions de grâces. « Mon bonheur, disait-il, est si grand qu'il me donne des inquiétudes. »

Si remplies que fussent ses journées par ses devoirs de précepteur, M. Marbach ne perdait pas de vue le diaconat et la prêtrise qui l'attendaient. « Mon âme, écrivait-il alors à sa sœur, éclate de joie en vue du bonheur qui m'est réservé. Toutefois je ne puis m'empêcher de trembler devant mon indignité. »

De retour à Strasbourg avec la famille Joyeux pour y passer l'hiver, il profita de la proximité de la maison des Pères Jésuites pour se mettre sous leur direction. Il écrivait alors souvent aux siens, pour qu'ils n'oubliassent aucun jour de

prier afin qu'il ne fut pas trop indigne de l'ordination sacerdotale. En devenant prêtre, il dut renoncer au préceptorat pour entrer dans le saint ministère.

Jusque-là, il avait, à l'entière satisfaction de Madame Joyeux, mis tous ses soins à développer l'intelligence de son élève et à ennoblir ses sentiments. Aussi fut-il douloureusement frappé quand la mort enleva, à son affection et à celle de la pauvre mère, le jeune homme qui venait d'atteindre sa dix-huitième année.

### Un Mentor

Voilà ce que fut pour Charles Marbach, de bonne heure, M. Joseph Guerber, vicaire à Saint-Georges de Haguenau.

L'éloge de ce dernier n'est pas à faire ici. On sait que, dans la seconde moitié du siècle dernier, il fut, après MM. Winterer et Simonis, le prêtre le plus en vue en Alsace. Il était brillant écrivain, maniant admirablement la langue allemande. C'est dans cette langue qu'il fonda le «*Volksfreund*», une petite feuille hebdomadaire. Le gouvernement en avait autorisé la publication, à condition toutefois que la politique en serait exclue, condition que M. Guerber accepta sans difficulté. Son principal but était d'instruire agréablement le peuple de ses devoirs de

chrétien et de défendre l'Eglise contre les mauvais journaux. Le Volksfreund devint aussitôt une feuille populaire, un vrai chef-d'œuvre dans son genre. Aussi fut-il rapidement répandu dans toute l'Alsace.

Dès son apparition, il fut reçu dans la maison Marbach à Wissembourg. On l'y lisait avec délices. Le jeune fils Charles, élève au collège de la ville, se permit d'offrir à M. Guerber de ses compositions poétiques. Ce dernier les apprécia et les publia dans son Volksfreund. En même temps, il discerna un talent supérieur dans son jeune compatriote et se hâta de se mettre directement en relation avec lui. Il tenait d'abord à le gagner à sa feuille. Ayant, en outre, l'intuition que ce jeune homme si intelligent, en devenant prêtre, aurait de l'influence dans le diocèse, il se proposa de cultiver lui-même cette vocation. Il l'invita à venir le trouver à Haguenuau, le reçut cordialement, en fit, en un mot, l'enfant gâté du presbytère.

On comprend que Charles Marbach ait été sensible à une telle bienveillance. Il voua à son protecteur un attachement filial. Entre eux s'ouvrit une correspondance épistolaire des plus intéressantes. Il existe encore soixante-deux lettres de M. Guerber à son petit ami, allant de 1862 à 1871. Elles respirent un paternel attachement, une sollicitude des plus vives, s'éten-

dant jusqu'à la santé — d'abord du séminariste, puis du prêtre, lequel reçoit toujours l'assurance que les prières ne lui manqueront jamais de ce côté — M. Guerber se réjouit de la nomination de son protégé comme vicaire de Colmar. Il le félicite des succès qu'il obtient dans ce poste; il le console, le remonte quand les forces le trahissent. Il ne peut assez lui exprimer sa joie à la nouvelle de sa nomination comme professeur d'allemand au Petit Séminaire de Strasbourg. Il lui recommande instamment l'enseignement de cette langue, et lorsque, déjà après une année, il apprend que le professeur d'allemand est nommé professeur d'histoire dans le même établissement, il ne peut s'empêcher, dans sa lettre à son jeune ami, de faire la remarque suivante: « Depuis quatre ans, au moins, vous auriez dû être averti de cette nomination, pour vous y préparer un peu dignement. »

Et il ajoutait: « Quand verra-t-on, pour notre Grand et pour nos Petits Séminaires, la fin de ce triste système d'improvisation de professeurs? Sous ce rapport, les collèges de nos petites villes même sont autrement bien fournis. A Wissembourg, il y avait, du temps où mon frère Victor y faisait ses études, un professeur d'histoire qui, maintenu longtemps à ce poste, enseignait admirablement. Il commençait son cours par faire écrire aux élèves quelques lignes

qui étaient le sommaire des faits qu'il expliquait après de vive voix : faits principaux qui restaient facilement gravés dans la mémoire de ses auditeurs. Ce professeur était protestant ; il devint plus tard pasteur à Goxwiller. »

Déjà comme professeur d'allemand, M. Marbach eut à s'occuper de la préparation des élèves à la 1<sup>re</sup> Communion. M. Guerber lui avait recommandé instamment cette œuvre. Aussi le jeune professeur sût-il l'accomplir avec grand succès.

Pendant tout ce temps, le dévoué mentor n'oublia pas son « *Volksfreund* ». Il amena son protégé à en devenir un rédacteur attitré ; comme tel, celui-ci fournissait des articles qui figuraient avec honneur à côté de ceux du rédacteur en chef. M. Guerber ne trouvait à redire que lorsque son protégé lui soumettait des productions poétiques trop nombreuses. « Le peuple, faisait-il remarquer, n'aime pas ces interminables tirades. » M. Guerber toutefois fut plus que satisfait de son collaborateur au « *Volksfreund* ».

Mais lorsqu'après la guerre de 1870, l'Alsace fut annexée à l'Allemagne, M. Guerber alors se décida à donner libre cours, dans sa feuille, à ses sympathies allemandes. M. Marbach, respectueusement mais vivement, y fit opposition. Il y eut alors entre les deux amis et les autres rédacteurs de pénibles tiraillements. Pour y met-

tre fin, il fut décidé entre eux que M. Marbach rédigerait une note sur la ligne de conduite politique qu'aurait dorénavant à suivre le « *Volksfreund* ». A cette note se soumettrait toute la rédaction, après que l'Evêché, choisi comme arbitre, se serait prononcé sur elle. Voici cette note, telle qu'elle fut rédigée par M. Marbach :

« Quelles doivent être les tendances actuelles du « *Volksfreund* » ? »

« M. l'Abbé Guerber et M. l'Abbé Marbach  
« sont d'accord sur ce point, qu'il faut accepter  
« le gouvernement actuel et ne point afficher  
« à son égard un esprit d'opposition qui pour-  
« rait nuire aux intérêts de l'Eglise en Alsace.

« Les deux rédacteurs sont encore d'accord à  
« dire que le « *Volksfreund* » devra rapporter  
« les mesures favorables à la religion qui seront  
« prises par l'autorité prussienne en Alsace ; car,  
« en pareil cas, le silence serait de l'opposition.

« M. Guerber se montre disposé à louer la  
« tolérance prussienne avant même que nous en  
« ayons goûté les bienfaits. Il citerait volontiers  
« et avec reconnaissance toute promesse favo-  
« rable à l'Eglise, même si une telle promesse  
« n'avait aucun caractère officiel. Comme, d'un  
« autre côté, sur les écoles, même avant le traité  
« de paix, il ne craindrait point de faire des  
« remarques défavorables à la France, il s'éta-

« blirait ainsi entre l'Allemagne et la France  
« une comparaison fâcheuse pour ce dernier  
« pays. Le « *Volksfreund* » ne paraîtrait pas seu-  
« lement soumis, mais déjà entièrement résigné.  
« Il paraîtrait même content de voir l'Alsace  
« annexée à l'Allemagne. C'est vers l'Allemagne  
« que M. Guerber veut que nous tournions dès  
« à présent nos regards. Il dit: « *Unsere Aufgabe*  
« *ist die: So sanft wie möglich ins unvermeid-*  
« *liche Deutsche Reich zu gleiten.* Notre devoir  
« est de glisser aussi doucement que possible  
« dans l'inévitable Empire Allemand. »

« L'Abbé Marbach pense que nous devons ob-  
« server une plus grande réserve, ne louer, dans  
« l'autorité prussienne, que des *actes* et mettre  
« dans nos éloges une grande modération, pour  
« ne pas paraître satisfaits d'être allemands. Il  
« croit qu'il faut s'abstenir de toute remarque  
« désobligeante pour la France, et viser moins  
« à *glisser vers l'Allemagne* qu'à demeurer en  
« Alsace. Parlons et agissons pour nous, sans  
« faire dans toute occasion cause commune avec  
« les Allemands. Restons Alsaciens, en un mot.  
« Les raisons sur lesquelles se fonde cette ma-  
« nière de voir sont tirées, les unes de l'atti-  
« tude qui paraît convenir au clergé alsacien,  
« en général; les autres, des véritables intérêts  
« du « *Volksfreund* ». D'autres, enfin, concernant  
« spécialement la personne de l'Abbé Marbach.

« Il est un fait que personne ne songe à nier,  
« c'est que la haine du nom prussien règne en  
« ce moment en Alsace et que beaucoup d'Al-  
« saciens détesteront les vainqueurs — « et do-  
« na ferentes ».

« Dès lors, il est prudent de la part du clergé,  
« s'il veut conserver son action sur les fidèles,  
« de ne pas se mettre à la tête d'un mouve-  
« ment contraire. Si le patriotisme n'était qu'un  
« préjugé, il faudrait déjà compter avec lui,  
« mais c'est un sentiment très louable; et si,  
« chez quelques-uns, il dépasse les mesures de  
« la justice, c'est une raison de plus de ne pas  
« le heurter de front. Les populations alsa-  
« ciennes nous mépriseront le jour où elles  
« croiront que nos intérêts ont pu faire changer  
« le cours de nos sympathies.

« La prudence ne demande-t-elle pas aussi que  
« nous ménagions les susceptibilités de la France  
« qui, dans l'espoir de conserver l'Alsace, a pro-  
« longé si longtemps une lutte meurtrière. La  
« France, dès maintenant, aura ses agents en  
« Alsace qui surveilleront le mouvement des  
« esprits. Quelle honte pour nous si l'on ap-  
« prend, dans le pays, que le clergé catholique  
« a été le premier à faire volte-face!! Quel cruel  
« démenti à la lettre de Mgr Freppel! Et par  
« suite d'événements qui n'ont encore rien de  
« probable, mais dont beaucoup d'Allemands

« même reconnaissent la possibilité, si la France  
« rentre un jour victorieuse en Alsace, quel sort  
« fera-t-on à ce clergé que les journaux auront  
« maintes fois signalé comme ayant renoncé  
« le premier à l'amour du nom français ? La pru-  
« dence exige-t-elle que, pour vivre sous nos  
« nouveaux maîtres, nous nous jetions à leur  
« cou ? Non ! une pareille versatilité n'engendre-  
« rait de leur part que le mépris et la défiance.  
« Aux raisons de prudence, se joignent les rai-  
« sons de convenance. Si l'Alsace tout entière  
« acclamait les Prussiens, il serait désirable  
« encore que le clergé, gardien des véritables  
« convenances, demeurât dans une entière ré-  
« serve. Car, enfin, on ne doit pas déposer ses  
« sympathies comme on dépose un habit, et  
« nous ne devons pas afficher, dès le premier  
« jour, une résignation qui pourra convenir à  
« nos arrière-neveux.

« Peut-être, pour ce motif, faut-il ménager les  
« épithètes injurieuses à Napoléon III. Nous  
« pouvons hardiment blâmer ses fautes ; mais  
« puisqu'il a été notre Souverain et qu'il est  
« devenu maintenant l'opprobre des hommes, il  
« est convenable que les prêtres ne viennent pas  
« encore épuiser contre lui tout le vocabulaire  
« des injures.

« Toutes les raisons qui imposent au clergé  
« une certaine retenue vis-à-vis du nouveau gou-

« vernement obligent aussi le « *Volksfreund* »,  
« rédigé par des ecclésiastiques et distribué en  
« ce moment par Messieurs les Curés. Il y a  
« là même, pour le « *Volksfreund* », une question  
« de vie et de mort.

« Cette petite feuille a perdu près de la moitié  
« de ses abonnés. Elle perdra les  $\frac{2}{10}$  de ce qui lui  
« reste si elle montre des sympathies pour la  
« Prusse.

« Déjà maintenant on accuse le « *Volksfreund* »  
« d'être prussien. Est-ce que, parmi les curés  
« du diocèse, il ne s'en trouvera pas un grand  
« nombre qui, zélés jusqu'ici pour la propaga-  
« tion de la feuille, regarderont comme un de-  
« voir de convenance de la combattre par toutes  
« les armes dès qu'elle heurtera leur patrio-  
« tisme français ?

« Et que diront les protestants quand ils ver-  
« ront le « *Volksfreund* », qui accusait autrefois  
« M. Schnéégans d'être prussien, adorer tout à  
« coup ce qu'il brûlait l'année dernière et devenir  
« prussien de cœur, pendant que M. Schnéégans  
« reste fidèle au drapeau français ? »

M. Marbach communiqua en premier lieu cette  
note à M. Guerber. Celui-ci répondit par cette  
phrase laconique mais suffisamment claire:  
« L'Eglise! L'Eglise avant tout! L'Eglise tou-  
« jours! Voilà mon drapeau. »

Sur quoi, M. Marbach donna sa démission comme membre de la rédaction du «*Volksfreund*». Et M. Guerber de lui écrire: « L'amitié ne survit pas à ces chocs-là. »

### Vicaire et professeur

L'abbé Marbach fut ordonné prêtre le 17 décembre 1864 et nommé aussitôt vicaire à Colmar. La ville ne formait alors qu'une seule paroisse catholique qui passait pour la plus importante du diocèse. Quand l'abbé Marbach se présenta avec sa nomination à M. le Curé Meyer, celui-ci, effrayé à la vue de la faible constitution du jeune prêtre, se demanda un instant s'il ne devait pas le refuser; mais, frappé de sa digne contenance, il se reprit et affectueusement lui souhaita la bienvenue. Il ne devait pas s'en repentir.

Dès ses premières apparitions à l'église, le nouveau vicaire attira sur lui l'attention. Son confessionnal fut bientôt assiégé. Les enfants aimaient à fréquenter son catéchisme. En chaire, il se fit remarquer aussitôt. Il parvint à y donner à sa voix autant de force que d'aménité. C'était toujours la sainte Ecriture qu'il savait expliquer avec un vif intérêt. Quelques mois après son arrivée à Colmar, il prêcha, un jour, sur les devoirs réciproques des maîtres et des

domestiques. Le sermon fit sensation. Le peuple ne sut assez applaudir; mais la classe aisée, et surtout les grandes dames, réclamèrent à grands cris. Le préfet en eut connaissance. Il appela auprès de lui M. le Curé. Non content des explications que ce dernier donna en faveur du jeune prédicateur, il demanda à ce que le sermon lui fut remis. Il obtint le manuscrit même. Après l'avoir examiné, il le renvoya, en souriant, à celui qu'on avait, déjà à cette époque, fait passer pour un socialiste. L'abbé Marbach en fit part à ses parents, ajoutant, qu'en chaire surtout, il prouverait que le sang des Dörfler coulait dans ses veines.

Ce n'était pas de la fermeté seule des Dörfler qu'il avait héritée, mais encore de leur bonté. Les pauvres de la ville devaient l'apprendre; ils étaient ses privilégiés. Il dut souvent avouer à ses parents que son porte-monnaie était vide. C'était lui, de préférence, que les malades pauvres appelaient à leur chevet pour être administrés. Pour remplir ce devoir, aucun taudis ne lui répugnait. Un jour même, il ne fit aucune difficulté d'aller porter les saints sacrements à un domestique abandonné dans une écurie.

Il avait été reçu dans un presbytère où régnait une admirable concorde. Celle-ci fit ses délices. Y contribuer de son mieux fut toujours sa préoccupation. Pour la fête du principal, de ses

sœurs et de ses collègues, il avait toujours une pièce de vers qui égayait autant qu'elle unissait davantage les cœurs.

Comme chez lui l'intelligence allait de pair avec le cœur, il fut bientôt nommé membre de la commission des examens à l'Ecole normale. Ici encore il se fit grandement apprécier. Mgr Ræss en fut informé et, en retour, lui offrit le poste de secrétaire auprès de Mgr Bianchi, nonce du Pape à Lucerne. L'offre était séduisante et vivement recommandée par des amis. Mais il fit savoir à Sa Grandeur qu'il ne croyait pas être à même de remplir les devoirs attachés à cette dignité. Mgr Ræss insista et l'engagea à se rendre à Lucerne pour y obtenir toutes les informations dont il pouvait avoir besoin. M. Marbach obéit. Avant de se rendre à Lucerne, il fit le pèlerinage de Notre-Dame-des-Ermites, priant la Ste Vierge de lui inspirer la décision qu'il avait à prendre. De retour de Lucerne, il adressa à son évêque la lettre suivante. Quoique longue, elle mérite de figurer ici.

Monseigneur,

Permettez-moi de faire connaître à Votre Grandeur le résultat de mon voyage à Lucerne et de Lui exposer mes impressions avec cette confiance à laquelle votre bonté m'a habitué.

Je remercie d'abord Votre Grandeur de m'avoir engagé à m'assurer par mes propres yeux de l'état réel de la position qui m'est offerte.

Monseigneur Bianchi étant absent de Lucerne au moment de mon arrivée dans cette ville, j'ai passé une journée entière avec le secrétaire actuel qui m'a expliqué ses fonctions dans le plus grand détail. Tout ce que Monseigneur Bianchi m'a dit plus tard confirme les assertions de son secrétaire.

Or, de ces assertions et des explications que Mgr Bianchi a voulu me donner, je crois pouvoir tirer cette conclusion, qu'il ne me serait pas possible de remplir longtemps des fonctions auxquelles deux hommes auraient de la peine à suffire. Il y a en moyenne, même pour un secrétaire exercé, sept heures de travail par jour; mes nerfs ne me permettraient jamais de rester si longtemps tranquille. Monseigneur parla, il est vrai, de demander un aide à Rome, dans le cas où je ne puisse pas venir à bout de tout l'ouvrage, car, depuis le départ de Mgr Bovieri, il n'y a plus d'auditeur à la nonciature de Lucerne; mais l'arrivée très peu certaine de cet aide, en diminuant ma part de travail, ne changerait rien à l'uniformité du genre de vie et ne me donnerait pas plus de goût pour un secrétariat dans

lequel, il me semble, ne règne pas un ordre parfait, et dans lequel un laïque, le frère de Monseigneur, vient fumer son cigare en lisant son journal. Je demande pardon à Votre Grandeur de lui citer de pareils détails: mais je les crois nécessaires pour qu'Elle comprenne la répugnance que j'éprouve de devenir définitivement ce que je suis heureux de n'être pas encore. Le jour où je voudrais rentrer dans le diocèse, il me faudrait déposer à la frontière les connaissances que je pourrais avoir acquises en matière de Droit canon, tant notre état de choses diffère de celui de la Suisse. Je serais alors étranger au saint Ministère, car Mgr Bianchi me déclara lui-même que les sentiments qui animent le clergé du pays ne me permettraient jamais de mettre le pied dans la chaire d'une paroisse. Mon isolement à Lucerne serait donc complet, et joint à l'uniformité des occupations, de l'aveu du secrétaire actuel, il serait un lourd fardeau dans un pays qui n'est riant que pendant 4 mois de l'année. Ce serait là pour beaucoup de personnes une chose accessoire, ou tout au plus une répugnance à vaincre; mais pour moi, c'est une impossibilité à franchir. Je sais par expérience qu'une vie monotone et isolée détruit ma santé plus vite que des occupations même fatigantes. Les vacances, dans mon nou-

veau poste, seraient très rares et très courtes, mais toujours coûteuses à cause de l'éloignement. Mon traitement serait de 50 fr. par mois.

Ces choses et d'autres encore, qui compromettent mon bien-être physique ou moral, et dont le détail fatiguerait Votre Grandeur, m'ont fait un devoir de conscience de ne pas accepter sur-le-champ un fardeau, qu'avec un effort je pourrais soulever peut-être, mais que je ne pourrais pas porter longtemps. J'ai donc dit à Mgr Bianchi que je désirais achever mon pèlerinage et ne prendre qu'ensuite une résolution définitive; mais il m'a exprimé le désir d'être, immédiatement après mon retour à Colmar, renseigné sur cette résolution. Je lui écrirai aussitôt que Votre Grandeur aura bien voulu faire donner une réponse aux observations que j'ai l'honneur de Lui soumettre.

C'est un devoir pour moi de dire que Mgr Bianchi m'a accueilli avec les marques de la plus grande bienveillance. Je prie donc Votre Grandeur de ne pas croire que j'ai regardé les choses d'un œil prévenu; je n'ai jamais voulu, et je ne veux encore dans cette affaire que la volonté de Dieu; si je pars si lentement, ce n'est pas par manque de soumission; c'est pour n'être pas forcé de revenir

trop vite. J'ai écrit à Votre Grandeur une parole que je ne retirerai jamais, dût-il m'en coûter les plus grands sacrifices; j'ai dit que mon désir était de Lui plaire en toutes choses et de m'abandonner entièrement à sa conduite. Jamais je ne démentirai cette parole, car elle est l'expression de mes véritables sentiments. Et Votre Grandeur peut être aussi persuadée de ma soumission que je suis persuadé de sa bonté, de cette bonté, par laquelle Elle ressemble à Celui dont il est dit qu'Il ne briserait pas le roseau qui plie et n'éteindrait pas la mèche qui fume encore.

Daignez agréer, etc.

Colmar, le 12 août 1865.

M. Marbach eut la satisfaction d'apprendre que son évêque le maintenait à Colmar, ce qui lui inspira un surcroît de zèle à y travailler au salut des âmes; mais ses forces le trahirent bientôt. M. le curé Meyer, en le constatant, intervint pour lui procurer, à la campagne, un champ d'action moins pénible. C'est ainsi que M. Marbach fut nommé vicaire à Turckheim. Il s'y rendit avec confiance, laissant toutefois son cœur à Colmar.

Le curé de Turckheim était alors M. Deybach, ancien professeur au Petit Séminaire de Stras-

bourg, prêtre vénérable, mais peu communicatif avec ses vicaires et tenant, le plus possible, à s'occuper exclusivement de ses paroissiens. Ceux-ci, malgré la réserve qu'observait le nouveau vicaire, lui témoignèrent, sans tarder, un attachement si vif qu'il en fut gêné. Il en fit part à son protecteur, le bon M. Stumpf, supérieur du Grand Séminaire, qui lui obtint, au bout de l'année, la nomination de professeur d'allemand au Petit Séminaire de Strasbourg. Nous avons vu comment il fut invité à échanger sa chaire d'allemand contre celle d'histoire. Dès son arrivée, il avait été reçu à bras ouverts par M. le Supérieur Mury qui le fit aussitôt entrer à la rédaction de la Revue Catholique, publication à laquelle la guerre de 1870 mit fin. Elle avait fait grand honneur à la catholique Alsace.

C'était à l'époque des bruyantes fêtes de Luther. A cette occasion, M. Schnéegans, rédacteur en chef du « Courrier du Bas-Rhin », attaqua violemment l'Eglise catholique. M. Marbach sut si bien le confondre que son évêque jugea que sa place était au Grand Séminaire, comme professeur d'histoire ecclésiastique.

Mgr Kannengiesser, une célébrité de notre Alsace littéraire, dans la « Revue catholique d'Alsace » du mois d'août 1920, a résumé admirablement l'action que le nouveau professeur

a exercée dans cet établissement. On ne peut mieux faire que de la citer textuellement.

« Très intéressant, son cours était toujours préparé avec le plus grand soin. Pour chaque question importante, il remontait aux sources, ne se contentant jamais d'affirmations hasardeuses ou hasardées, donnant ainsi à ses élèves, avec les résultats de ses recherches minutieuses, un bel exemple de probité scientifique et de conscience professionnelle. Il enseignait avec une haute distinction. Il parlait une belle langue, à la fois sobre et élégante, évitant avec le même souci la sécheresse et le verbiage. L'écouter était un charme. Aussi les élèves suivaient-ils son cours avec le plus grand intérêt, on pourrait dire avec une joie sans mélange.

A côté de l'histoire de l'Eglise, l'abbé Marbach enseignait l'archéologie sacrée; et dans ce dernier domaine se révélait son goût artistique en même temps que ses vastes connaissances. Il aimait nos vieux monuments, il les connaissait de près et il les expliquait avec un art qui finissait par empoigner les esprits les plus réfractaires. Pour rendre ses explications plus tangibles, il appelait l'illustration à son aide et plaçait sous nos yeux les gravures et les dessins les plus propres à nous instruire et à nous intéresser. »

### Le curé

M. le professeur Marbach eut la douleur de perdre son père en 1875; sa mère deux ans après. Sa sœur n'ayant pas les ressources suffisantes pour continuer de vivre dans la maison paternelle et ne jouissant pas d'une santé qui lui eût permis de chercher à l'étranger une position honorable, il se vit forcé de demander une cure. Celle de Gerstheim lui fut donnée. C'était un village agricole du canton d'Erstein, sur les bords du Rhin, comptant près de 1600 habitants dont un peu plus de la moitié étaient protestants.

En 1865, la municipalité avait décidé de remplacer la vieille mesure qui servait aux offices des deux cultes par une église à accorder à chaque confession. Le temple protestant fut entièrement terminé en 1869; l'église catholique en 1870, mais sans la tour. Les catholiques s'engagèrent alors à en élever une à leurs frais. Ils firent un emprunt de 13.000 fr. Le gouvernement français y ajouta 600 fr.

Quand, le 1<sup>er</sup> octobre 1879, M. Marbach prit possession de la paroisse, cette dette n'était pas encore éteinte. En 1876, une effroyable inondation du Rhin avait submergé toute la banlieue. En outre, le nouveau curé avait dû se procurer, pour son église, un nouvel ameuble-

ment et des ornements convenables. Il avait trouvé une paroisse cruellement appauvrie, mais il ne perdit pas courage. Il sut délicatement implorer l'assistance de Mgr Ræss d'abord, puis du gouvernement. On lui vint en aide si largement que l'église ne manquait plus du nécessaire, lorsque, le 8 août 1880, il fut nommé curé-doyen de Schirmeck. Il ne lui avait pas fallu une année entière pour gagner la confiance de ses paroissiens et l'estime de la population protestante.

A Schirmeck, M. Marbach devenait le successeur d'un saint vieillard. Celui-ci, pendant une quarantaine d'années, avait, avec sagesse, administré la paroisse qui toujours lui avait été profondément attachée. C'est qu'il ne lui était jamais venu à la pensée d'imposer à ses ouailles un joug que ni Dieu, ni l'Eglise ne rendaient strictement obligatoire. Il savait que ce qu'il appelait « la haute piété » ne pouvait être que l'apanage du petit nombre. Aussi était-il très réservé à l'égard des dévotions nouvelles. Pour lui, la maison de Dieu offrait assez d'espace pour faire tout le bien désirable. Il y restreignait son activité, veillant toujours soigneusement à ce que la paix ne fût pas troublée dans la petite ville qui, n'étant pas précisément fervente, pouvait pourtant passer pour être franchement chrétienne.

Il ne fallut pas beaucoup de temps au nouveau curé pour constater cet état d'esprit; mais avant de procéder à des innovations, il voulut attendre. Toutefois il entreprit sans retard des démarches pour faire ériger l'annexe de Wackembach en paroisse. L'Evêché et le Gouvernement jugèrent le projet prématuré. Pour le reste, il ne changea pas la méthode de son prédécesseur. Seulement il se réserva l'administration des malades, des pauvres en premier lieu, ce qui lui attira aussitôt tous les cœurs. Il en fut touché; et, comme depuis son enfance il était l'ami de la belle nature, il se trouva doublement à l'aise dans cette pittoresque contrée. Ce bien-être devait durer peu. Déjà le 4 novembre 1881, il reçut la missive qui lui annonça le projet de sa nomination comme archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg.

A cette offre, il opposa un refus catégorique. « Comment puis-je, répondait-il à M. le vicaire général Marula, quitter une paroisse dans laquelle je viens d'entrer à peine, qui déjà m'a donné largement sa confiance et qui, de plus, est située dans une contrée si favorable à ma santé? » « Et, ajoutait-il, moi que vous connaissez, succéder à un Korum — un pygmée à tous les points de vue, à un géant? Sous cette succession, je succomberais les premiers jours. »

« Si vous continuez de refuser, répartit M. Marula, vous désobéirez formellement à Votre Evêque. » Sur cette ferme déclaration, M. Marbach s'inclina, les larmes aux yeux, le cœur brisé.

Dieu devait bénir cette soumission. M. Marbach succéda dignement à M. Korum dans la cathédrale de Strasbourg, s'il ne l'y a pas remplacé tout à fait. Il fut un archiprêtre distingué. La notice suivante en fait foi. Elle vient d'un excellent vicaire de M. Marbach, M. le Chanoine Paulus, curé de St-Georges à Haguenau.

« J'ai assisté, dit-il, au sermon d'installation de M. l'archiprêtre Marbach. Il y fit une légère allusion aux visites nombreuses et inutiles que certaines âmes inquiètes ont l'habitude de faire au presbytère, les conjurant qu'on lui laissât le temps de courir après les brebis égarées. Affermir les bons, secouer les indifférents, rechercher les affamés et gagner les âmes qui courent à leur perte, c'était là son programme. Je ne doute aucunement qu'il n'ait eu l'intention de le réaliser entièrement; mais les occupations multiples et le soin qu'il mettait à toutes ses entreprises ne lui ont pas toujours permis d'atteindre le but désiré.

Comptant sur le concours sincère de ses quatre vicaires, il commença par partager la paroisse

en quatre quartiers, et plaça à la tête de chacun un vicaire qui devait suivre de plus près les événements du ministère paroissial. Je vois d'ici encore les billets annotés avec lesquels il paraissait souvent à table, et les enquêtes dont il chargeait les vicaires des différents quartiers quand des difficultés paroissiales s'y présentaient. Souvent aussi, il se réservait, pour l'un ou l'autre jour libre, de visiter, avec le vicaire du quartier, les familles qui étaient dans le besoin ou réclamaient un appui moral. Son désir de connaître, sa politesse exquise, les rectifications qu'il apportait aux réponses qui lui étaient données, mettaient parfois ses paroissiens dans l'embarras; et ceux qui étaient témoins de leur malaise ont regretté plus d'une fois qu'aux qualités éminentes qui distinguaient cet excellent prêtre, il n'ait pas joint plus de simplicité, plus de largeur d'esprit et plus de bonté naturelle; ce qui lui aurait gagné les cœurs pour toujours. Son zèle pour la prédication est connu. Il restera par sa clarté, par l'originalité dans le développement d'un sujet, par l'heureuse application des textes de la Sainte Ecriture, un modèle pour ceux qui l'ont entendu. Son sermon d'installation, son oraison funèbre de l'Empereur Frédéric, et de Mgr Nægelen, vicaire général, ses sermons de charité, sur le devoir, sur saint Pierre aux Liens resteront des modèles du genre.

Chaque année, il élaborait avec un grand soin un plan pour les sermons de Carême et s'efforçait de mettre de la liaison entre les sujets traités, pour préparer les fidèles au devoir pascal. Les sujets qu'il proposait ne manquaient souvent pas d'originalité; heureux était le vicaire qui avait su saisir sa pensée et lui donner une juste expression en chaire. Il mettait parfois un malicieux plaisir à s'enquérir du plan du sermon, si le sujet avait été compris ou mal exposé. Il surgissait alors un certain malaise chez l'orateur du jour; mais les remarques étaient faites avec tant de tact et de charité, et couronnées généralement par un mot d'éloge que le vicaire n'en conservait pas la moindre rancune.

Que vous dirais-je de ses allocutions aux hommes de la Congrégation, aux Mères chrétiennes et aux demoiselles de la Congrégation? Chacune avait un caractère spécial et s'adaptait heureusement aux âmes auxquelles elle était adressée: « non nova: sed nove. »

L'instruction religieuse des enfants lui tenait grandement à cœur, et il s'était réservé un petit troupeau, choisi parmi les élèves des différents pensionnats de la paroisse. Il ne témoignait pas moins de sollicitude aux enfants des écoles primaires et encourageait, par sa présence aux ca-

téchismes, ses chers collaborateurs, et surtout les enfants par des dons en nature.

Tout pénétré du désir de faire progresser sa paroisse dans la voie du bien, il ne restait pas étranger aux innovations que réclamait alors le ministère paroissial. Sachant surtout à quels dangers était exposée la jeunesse des deux sexes, il encouragea le Cercle de St-Joseph et créa l'Œuvre de la Providence qui devait servir d'introduction à l'Œuvre, plus importante et aujourd'hui plus étendue, de la protection de la jeune fille. Il fut admirablement secondé dans cette entreprise par l'excellente Madame Masson Marie et par Mademoiselle Teufel, toutes deux si empressées à suivre sa direction.

Vers la fin de son séjour à la cathédrale, il fonda le Patronage des jeunes filles et en confia la direction à Mademoiselle Adam qui était déjà présidente des Enfants de Marie. Ce fut une excellente entreprise qui continua à porter des fruits. Il avait loué pour ces jeunes filles un jardin, près de la place Arnold, et c'est dans ces avenues bordées d'ormes touffus que, le dimanche soir, il allait quelquefois faire une instruction et se récréer au milieu d'une édifiante jeunesse.

La journée du dimanche, souvent bien accablante, se terminait ordinairement au presbytère par quelques mélodies exécutées sur un

petit harmonium, surmonté d'une Vierge en bois, qu'il avait placé dans son cabinet de travail. Ses préférences allaient aux antiennes du « Magnificat ». Que de fois n'ai-je pas entendu chanter « Montes Gelboé, nec pluvia, nec ros venient super vos » ; ou quelque cantique des vieux temps, dont il se montrait ravi. Aussi suivit-il, avec une joie visible, les progrès réalisés par le chant grégorien dans le diocèse, et il fut heureux de couvrir de sa haute protection les réformes que la « Cæcilia » jugea bon d'introduire.

Etranger aux événements politiques aussi longtemps qu'ils n'empiétaient pas sur le terrain de l'Eglise ou ne contestaient pas les droits acquis, il sortit de sa réserve quand l'honneur de la religion l'exigea. Vers 1890, lorsque certains pasteurs protestants, dans le but d'affermir leurs ouailles dans l'esprit de la Réforme, jugèrent bon de faire exécuter le « Lutherspiel », la *Strassburger Post* se fit l'interprète de cette production néfaste et finit par ajouter que la population catholique ne s'en était nullement formalisée ; l'alerte avait sonné : elle trouva un vaillant défenseur des principes catholiques dans la personne de M. l'Archiprêtre Marbach. La lutte entre le chef-rédacteur de la feuille gouvernementale et le curé de la cathédrale fut ardente et intéressa au plus haut point le public. D'aucuns disaient que les adversaires eux-mêmes ne

purent s'empêcher d'admirer les répliques de l'archiprêtre et prétendaient qu'elles avaient fort embarrassé le rédacteur en chef de la feuille libérale.

Il me resterait à parler — de l'esprit de foi qui le guidait dans toutes ses fonctions sacerdotales, à l'autel, au confessionnal, dans l'administration des sacrements et dans ses relations avec les paroissiens; — de l'esprit de charité qui l'avait habitué à parler rarement du prochain, mais toujours de préférence en bonne part, charité qui se révélait surtout quand l'âme de ses paroissiens était en danger. Chaque semaine, aux jours de réception, on voyait indistinctement entrer chez lui des messieurs, des dames, des pauvres, des infirmes, des femmes du peuple avec des enfants sur les bras. Il écoutait leurs doléances, donnait des avis, s'informait de leur situation matérielle, était aussi large que possible. Qu'il ait été, l'une ou l'autre fois, victime de leur supercherie, c'est incontestable; il le savait et en riait de bon cœur, sans pour cela diminuer ses largesses; — et de cet esprit d'ordre qui régnait dans les œuvres paroissiales, dans sa maison et surtout dans sa bibliothèque, où chaque livre était à sa place et où les vieux livres avaient sa préférence. Dans son intérieur meublé avec simplicité et bon goût, l'ordre était parfait. C'était le domaine où sa

sœur tenait la haute main. Elle avait instruit ses bonnes jusque dans les moindres détails, et comme elle les traitait un peu en amies, elle obtenait d'elles tout ce qu'elle voulait pour le service de la maison.

Les mérites de l'archiprêtre ne pouvaient passer inaperçus; ils allaient le conduire à des destinées plus hautes.

### **Evêque de Paphos in partibus**

A la mort de Mgr Stumpf, le gouvernement allemand mit tout en œuvre pour donner au défunt un successeur d'origine allemande.

Mais Léon XIII, connaissant le vif attachement des catholiques alsaciens à leur ancienne patrie, avait décidé tout aussitôt de leur accorder comme évêque un de leurs compatriotes. Naturellement, celui-ci ne devait pas être trop antipathique à l'empereur, tout en méritant les sympathies et la confiance des diocésains.

Le Saint-Père s'adressa alors, confidentiellement, à M. le Chanoine Winterer, curé de Mulhouse, pour qu'il lui désignât un prêtre alsacien digne d'occuper le siège épiscopal dans les circonstances délicates où se trouvait l'Alsace. M. Winterer mit en avant M. le Chanoine Dacheux, quoiqu'il n'eut jamais eu des relations intimes avec lui. Mais il savait que son candidat

était, par ses vastes et profondes connaissances, très considéré dans les hautes sphères allemandes du pays. De plus, il le savait prêtre irréprochable, solidement pieux et dévoué sans bornes à l'Eglise, dont, ajoutait-il, il ne consentirait jamais à sacrifier un droit.

Sur cette recommandation, Léon XIII résolut de nommer M. Dacheux évêque de Strasbourg.

Un prélat alsacien, employé à Rome et qui avait ses entrées au Vatican, eut connaissance de cette disposition du Pape. Il en fit part, indiscrettement, à des amis de Strasbourg qui comptaient bien choisir parmi eux le futur évêque et son coadjuteur. Pour cela, ils devaient commencer par écarter la candidature de M. Dacheux. Comment s'y prirent-ils ?

2  
A cette époque, Léon XIII, toujours désireux de se tenir au courant de ce qui se passait en France, lisait régulièrement « La Défense », grand journal parisien, ce qui était connu des adversaires de M. Dacheux. Aussi, en toute hâte, se servirent-ils de cette feuille pour publier quelques articles diffamatoires, non contre M. Dacheux lui-même, mais contre un de ses proches parents. Il fut facile à M. Dacheux d'écarter de sa personne ces traits perfides par deux petites brochures qu'il publia. La « Défense » en rendit compte. Mais le Pape avait aperçu le fond de l'intrigue. Ecœuré, il fit cette sortie : « Je

vois que les prêtres alsaciens se disputent entre eux à propos du futur évêque; eh bien, ils auront maintenant un allemand. »

Voilà comment M. l'abbé Fritzen, un Westphalien, supérieur du Petit Séminaire de Montigny-les-Metz, devint évêque de Strasbourg, et M. Marbach, archiprêtre, son coadjuteur, avec le titre d'évêque de Paphos in partibus.

Cette dernière nomination fut imposée à M. Marbach. En fait foi, la lettre suivante que lui adressa Mgr Antonio, nonce du Pape à Munich.

*Nonciature Apostolique*

Munich, le 27 janvier 1891.

Monseigneur,

Tout est arrivé comme je l'avais prévu; il m'en coûte d'en donner communication à Votre Seigneurie.

Sa Sainteté vient de me faire savoir qu'Elle a pris connaissance des deux lettres que vous m'avez adressées. Elle ne trouve pas satisfaisantes les raisons que vous alléguiez pour ne pas accepter l'office d'Auxiliaire auquel vous êtes destiné. Je prie Votre Seigneurie de vouloir considérer que les motifs les plus graves, que vous faites valoir, ont précédemment déjà été sérieusement pesés par Sa Sainteté, et que par le fait même, ils ne peuvent

plus avoir aucune influence contraire à votre destination.

Je ne puis manquer de vous dire que souvent nous devons faire des sacrifices personnels quand il s'agit du bien général et que, du reste, la grâce de Dieu qui s'ajoute à notre obéissance, ne manquera pas de rendre, non seulement possible, mais encore facile, ce qui, de prime abord, nous a paru si difficile.

Enfin je dois ajouter qu'un refus ultérieur de votre part, dans les circonstances actuelles, mettrait Sa Sainteté un peu dans l'embarras et indisposerait notre vénérable Saint-Père.

J'ai confiance qu'après avoir réfléchi sur mes observations, vous changerez d'avis et que vous suivrez la vocation à laquelle, je le crois, vous appelle le Seigneur.

Je ne doute pas qu'après avoir reçu la présente, vous me répondrez de manière à ce que je puisse faire savoir au Saint-Père que vous vous conformerez entièrement à la mesure déjà prise par Sa Sainteté.

Dans cette attente, j'ai la satisfaction de vous donner l'assurance de l'affectueuse estime de

Votre serviteur

† ANTONIO,

Archevêque de Césarée,

Nonce Apostolique.

Après cette lettre, il ne restait plus à M. Marbach qu'à se soumettre. Il le fit les larmes aux yeux, le cœur brisé, devant un honneur dont il se jugeait indigne, et en face d'une responsabilité qu'il se représentait écrasante. Le gouvernement allemand eut-il une certaine part dans cette nomination ? Pas la moindre. M. Marbach devait devenir auxiliaire de l'évêque de Strasbourg, sans droit de succession ; comme tel, il n'avait pas même besoin d'être agréé par le Pouvoir civil.

### Le Coadjuteur.

Déjà au moment de son sacre, Mgr Fritzen était atteint de la cruelle infirmité qui devait, sans relâche, jusqu'à sa mort, pour le moins paralyser son activité. Un auxiliaire lui était indispensable absolument. Ce fut vraiment la Providence Elle-même qui lui procura M. l'Archiprêtre Marbach.

Mgr Marbach, dans ce poste, s'abandonna sans réserve, loyalement à son évêque. Jamais il ne sortit du rang de subordonné respectueux. Il pouvait parfois ne pas partager les opinions de son supérieur, mais il n'en résultait jamais de froissement, ou ce qu'on pourrait appeler de brouille. Quand il devait prendre la parole en public, c'était, à l'entendre, à la place de son évêque, et, en quelque sorte, sous son inspira-

tion. Aux cérémonies religieuses où il le remplaçait, il ne manquait jamais de le mettre en avant et de lui faire la plus large part dans les compliments qui lui étaient adressés. Bref, il ne vivait que pour son évêque, tout d'abord, et pour l'accomplissement de son devoir.

Il était de droit membre du Conseil épiscopal. On comprend qu'il ne devait pas y être un simple figurant. Néanmoins, il ne s'ouvrit jamais à qui que ce soit de ce qui s'y passait. Le serment d'absolue discrétion, prêté par chaque membre de ce Conseil, fut pour lui toujours sacré. Aussi n'était-ce jamais lui qu'on soupçonnait quand, de ces réunions, avait transpiré une indiscretion, ou quand y avait été faite une nomination que la malveillance attribuait au favoritisme; sous ce rapport, il ne connaissait que le mérite. Comme archiprêtre, il avait refusé énergiquement la dignité épiscopale, parce qu'il était persuadé de n'être pas à même d'y faire honneur. Il allait prouver le contraire. Il devint un digne prélat, un grand évêque, un noble prince de l'Eglise. C'est l'impression qu'il fit partout où il se présentait. Profondément pénétré de la grandeur épiscopale, tout naturellement il y conformait son extérieur, ses manières, son langage.

Il faisait régulièrement les confirmations qui lui avaient été assignées. Il y joignait, de bon

cœur, celles que Mgr Fritzen s'étaient réservées et que, pour raison de santé, il se voyait forcé de lui abandonner. Dans ces solennités, par sa physionomie où l'ascétisme se tempérant d'amabilité, il frappait les fidèles qui se pressaient pour l'approcher. Il les touchait profondément par la piété spéciale avec laquelle il faisait les cérémonies religieuses. Mais ce qui surtout pénétrait les cœurs, c'étaient les paroles appropriées qu'il sut adresser aux confirmands et aux autres assistants. Même sa bénédiction faisait une impression à part sur la foule qui ne pouvait s'empêcher de le suivre, après la confirmation, de l'église au presbytère.

Ici, sans se laisser aller à la familiarité, il allait amicalement aux prêtres qui le recevaient. Pour chacun il avait un mot aimable, prêt à entendre en particulier celui qui tenait à lui parler confidentiellement. A table, il mettait tous les convives à l'aise. Aux laïques qui avaient l'honneur de prendre place à ses côtés, il savait à propos adresser un compliment ou, lorsque c'était le cas, faire avec esprit une piquante mais juste observation.

Mais c'était surtout aux consécutions d'églises qu'il était édifiant. Il arrivait toujours dans la paroisse où devait avoir lieu la cérémonie la veille du jour fixé. Il examinait alors soigneusement l'extérieur comme l'intérieur de

l'église à consacrer; il voulait s'assurer que le lendemain les cérémonies pourraient se faire sans obstacle, avec suite, de manière à ce que les assistants ne fussent pas troublés dans leur dévotion. Dans ces solennités, il apparaissait comme la parfaite personnification de la liturgie chrétienne, au point de toucher jusqu'aux larmes, non seulement les simples fidèles, mais les prêtres eux-mêmes.

C'est grâce à lui surtout que furent de nouveau mises en vigueur les visites canoniques des paroisses du diocèse. A cette fin, il avait rédigé un questionnaire concernant tout ce qui regarde l'administration paroissiale. Ce questionnaire, rempli consciencieusement, fait connaître exactement l'état de la paroisse. C'est une pièce remarquable qui peut servir à l'avenir. Rien n'est à en retrancher; tout au plus pourra y être faite l'une ou l'autre addition, selon les changements de temps et de situation. Mgr Marbach a prouvé par là qu'il possédait à un haut degré la science administrative.

Il s'est aussi révélé comme théologien consommé au premier synode, tenu sous Mgr Fritzen, au Grand Séminaire de Strasbourg, le 17, 18 et 18 avril 1894.

Ce n'est pas ici le cas de rappeler les décisions de ce synode; mais il convient de relever l'admirable talent avec lequel le Coadjuteur présida

et dirigea les réunions. Déjà, en ouvrant la première séance, il captiva les esprits par l'exposé de l'importance d'un synode. Puis, donnant lecture des propositions à examiner, il sut, laconiquement mais clairement, présenter celles qui paraissaient obscures. Les débats, il les dirigea avec un admirable entrain. Il ne fut fait aucune objection qu'il ne résolût sur-le-champ, avec délicatesse, quand elle était dictée de bonne foi. Mais s'il y démêlait quelque chose d'insidieux, il la relevait par une répartie qui provoquait l'hilarité de toute l'assistance. C'est ainsi que les discussions se succédaient rapidement, dans un ordre parfait, grâce au tact, à la constante présence d'esprit et à la science d'un président d'une imposante autorité.

Il était encore l'auxiliaire de Mgr Fritzen quand, tout à coup, se répandit la rumeur que le gouvernement allemand s'agitait pour ouvrir à l'Université de Strasbourg une Faculté de théologie catholique. Celle-ci devait remplacer le Grand Séminaire, lequel ne serait plus alors qu'une maison de pension pour les élèves en théologie. Cette nouvelle fit jeter un cri de réprobation dans toute l'Alsace catholique. Les curés-doyens, par une adresse commune, le portèrent aux oreilles de l'évêque, avec la plus instante prière qu'il s'opposât de toutes ses forces à cette innovation.

Mgr le Coadjuteur Marbach n'avait pas attendu ce manifeste pour s'empresse, au Conseil épiscopal, de protester, avec toute son énergie, contre ce qu'il appelait, à juste titre, la violation du droit le plus sacré que possède, dans l'espèce, notre sainte Eglise. Il cita le Concile de Trente qui fait une obligation stricte à tout évêque d'avoir, dans son diocèse, un établissement spécial où doivent être formés exclusivement tous les candidats au sacerdoce. Il ne lui fut pas difficile de prouver que le Grand Séminaire de Strasbourg, avant et après la Révolution, avait accompli cette tâche admirablement. Il ne rejetait pas la fondation d'une Faculté de théologie catholique, mais la réservait uniquement pour des séminaristes d'élite qui auraient terminé leurs études au Grand Séminaire. Pour moi, ajoutait-il, je ne voudrais pas prendre sur moi la responsabilité de l'existence seule d'une Faculté de théologie, sachant que les évêques allemands eux-mêmes, qui n'ont pas de Grand Séminaire à leur disposition, mais seulement des Facultés de théologie, appellent celles-ci « unsere Schmerzenskinder », nos souffre-douleur.

L'opposition ne servit de rien. La Faculté de théologie catholique ne tarda pas à faire son entrée à Strasbourg, en grande dame, ayant à sa suite le Grand Séminaire comme porte-traine.

Ce serait encore manquer à la mémoire de Mgr le Coadjuteur Marbach que de ne pas rappeler ici la large part qu'il prit à la fondation et au développement, en Alsace, du « Cæcilien-Verein », Union de Ste-Cécile.

Cette société a le mérite d'avoir relevé dans le diocèse la musique religieuse, le chant grégorien en première ligne. Si l'Alsace catholique n'a jamais cessé de fréquenter assidûment les offices religieux, les dimanches et les jours de fête, elle en est grandement redevable au Cæcilien-Verein, fondé en 1882 et établi maintenant à peu près dans toutes les paroisses du diocèse. En 1886, M. l'archiprêtre Marbach en fut nommé le président. C'était tout naturel! Déjà comme jeune prêtre, il s'était enthousiasmé pour la musique religieuse. Comme professeur au Grand Séminaire, par de doctes leçons, il avait communiqué cet enthousiasme à ses élèves.

En 1881, il avait publié la 2<sup>e</sup> édition du « Chorsänger », la meilleure, dit un connaisseur, M. le Chanoine Lutz, supérieur, à la Toussaint, des Sœurs de St-Vincent-de-Paul. Cette édition devint bientôt le manuel indispensable des chantres d'église, grands et petits.

Encore comme Coadjuteur, Mgr Marbach, sous la haute approbation de son évêque, travailla avec grand succès à la réforme de nos livres de chant ecclésiastique en y maintenant nos

anciennes traditions alsaciennes. Celles-ci, dans la suite, durent faire place à la restauration du R. P. Pothier.

En 1897, il entreprit sur cette matière un travail considérable. Laissons parler ici le disciple et l'ami, M. le chanoine Lutz.

« Il s'agissait alors de doter de nouveau le diocèse d'un recueil de cantiques religieux en langue populaire. Une commission fut instituée qui, sous la présidence fort active de Mgr Marbach, prépara, en de nombreuses séances, le « Psallite », lequel parut enfin en 1900. Il en surveilla l'impression et la revit avec soin, page par page. Il en fut de même du Graduel diocésain, imprimé de 1898 à 1899, chez Le Roux. Dieu seul sait le mal qu'il se donna pour qu'il fut à la hauteur, comme exécution typographique et comme contenu. Ce beau livre ne dura, hélas ! que dix ans, pour faire place à l'édition vaticane définitive, prescrite par Pie X. Au moins il avait préparé le terrain et empêché l'introduction, dite Médicenne, de Pustet, en 1897, ce qui eût été un malheur pour la cause grégorienne en Alsace.

Mentionnons encore la « Collectio Rituum », en 1897, dont il surveilla surtout la partie concernant le chant.

Son dernier travail fut l'édition nouvelle « Die Weihe einer Kirche », paru en 1901.

Ce rapide aperçu montre l'action bienfaisante du professeur d'abord, puis du président du Cæcilien-Verein, et enfin surtout du Coadjuteur sur le terrain du chant grégorien. Depuis lors, la science a fait des progrès. Nous serions toutefois des ingrats en oubliant le champion incontesté de la bonne cause, l'ouvrier infatigable de la première heure, auquel l'Alsace sera toujours reconnaissante. »

### Un sombre nuage

Pendant son séjour à Strasbourg, en 1910, l'empereur Guillaume II donna, au palais impérial, un grand dîner. Parmi les nombreux invités se trouvaient Mgr Fritzen et son coadjuteur Mgr Marbach. Les deux prélats avaient été prévenus par M. Hamm, conseiller ministériel, qu'après le banquet, le souverain leur ferait l'honneur de s'entretenir avec eux. Effectivement, au salon où, de la salle à manger, s'étaient rendus les convives, le prince, après s'être arrêté auprès des invités les plus distingués, se dirigea vers Mgr Fritzen et causa quelques instants avec lui. Puis, passant précipitamment devant Mgr Marbach en lui jetant un coup d'œil indifférent, il se dirigea vers un invité de bien moindre importance, avec lequel il entretint, en particulier, une assez longue conversation, puis

il disparut du salon. Ce procédé désinvolte, envers un prélat si estimé, fut remarqué dans tout le salon et indisposa les plus indifférents. Mgr Marbach ressentit l'affront et le fit voir, il est vrai, en silence mais avec dignité. Le fait fut connu aussitôt en ville et froissa vivement.

L'empereur en fut-il instruit? Toujours est-il que, le lendemain, M. Hamm vint trouver l'offensé à son domicile pour excuser l'empereur qui, disait-il, s'étant subitement trouvé mal, avait été forcé de s'éloigner en toute hâte. Mgr Marbach accepta l'excuse pour ce qu'elle valait, mais ne la considéra pas comme une entière satisfaction. De fait, si un invité méritait d'être distingué, c'était assurément Mgr Marbach.

Peu auparavant, à la cathédrale de Strasbourg, au service solennel pour le défunt empereur Frédéric, père de Guillaume II, Mgr Marbach avait prononcé une oraison funèbre qui rappelait celles de Bossuet. L'immense auditoire, composé de toutes les hautes autorités civiles et militaires du pays, en fut dans l'admiration. Cet éloquent discours, publié par la presse, produisit le même effet, non seulement en Alsace, mais dans toute l'Allemagne. Il ne sera pas déplacé d'en donner ici un aperçu, après l'incartade commise par le fils de celui que Mgr Marbach avait si dignement célébré.

L'orateur, tout d'abord, ne devait pas oublier un instant qu'il était Alsacien. Il sut toutefois reproduire la figure de l'empereur défunt, mort à la fleur de l'âge, dans toute sa noblesse, avec les espérances pacifiques que le monde entier avait placées en lui. C'était le développement du texte tiré d'Isaïe : « Princeps vero, ea quæ digna sunt principi, cogitabit; et ipse super duces stabit. Le prince méditera ce qui est digne d'un souverain, et il s'élèvera au-dessus des conducteurs de peuples. »

Mgr Marbach commença par faire allusion à la visite que, deux ans auparavant, Guillaume I<sup>er</sup> avait faite à la cathédrale. Le souverain, disait-il, paraissait, à première vue, encore robuste, mais à le considérer de plus près, on ne pouvait s'empêcher d'être soucieux de son existence pour lui et pour celle de l'Empire. Mais derrière lui venait le prince impérial Frédéric, d'un air majestueux, donnant le bras à sa vieille mère, la soutenant comme on se figurait qu'il allait soutenir, à bref délai, le fardeau que lui transmettrait son père. Déjà alors on pensait qu'il serait le prince accompli dont parle le prophète. C'est que, de très bonne heure, il s'était efforcé de s'assimiler toutes les qualités d'un souverain parfait. Il aimait les sciences et les arts; mais il s'était toujours instruit de préférence des devoirs du guerrier et du conducteur de peuples.

De nature, de tempérament il était soldat, mais d'un cœur très sensible. Arrivé en 1870, avec son corps d'armée, en vue de Wissembourg pour livrer bataille, il n'avait pu s'empêcher de verser des larmes, et donnant l'ordre de l'attaque, il ajouta : « Vous me ménagerez la petite ville. » Wissembourg fut, en effet, ménagé. La ville en conserva religieusement le souvenir ; et quand, la guerre terminée, le prince vint la visiter, elle lui en exprima vivement sa reconnaissance. A ce passage, l'orateur ne put retenir son émotion, et il ajouta : « Je saisis cette occasion pour remercier encore une fois, au nom de tous mes compatriotes, le noble guerrier d'avoir pris sous sa protection notre ville natale et d'avoir, dans toutes les occasions, fait preuve de sentiments souverainement généreux. » De tels sentiments, continua l'orateur, pèseront dans la balance de la justice, quand Dieu jugera les rois et les empereurs. Au prince défunt, de son vivant déjà, ces sentiments ont gagné tous les cœurs. Aussi se réjouissait-on universellement à la pensée que bientôt il prendrait en main les rênes du gouvernement. Le fait est que, trois ans après, Guillaume I<sup>er</sup> mourut. Malheureusement son successeur luttait déjà avec la mort. Il la brava. Malgré de cruelles, incessantes douleurs, il se mit à remplir ses devoirs de souverain. Il s'efforçait héroïquement de s'oublier soi-même pour se

donner tout entier à ses sujets, qui, quels qu'ils fussent, avait-il proclamé, lui étaient également chers.

Sur les premiers degrés du trône, il fit déjà solennellement une promesse qui fut accueillie par des transports de joie dans l'univers entier, la promesse de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour maintenir la paix, afin que rien ne s'opposât à ce que la jeunesse fut élevée dans la crainte de Dieu, dans la pratique des vertus chrétiennes, et qu'ainsi fut assurée à l'Allemagne la vraie prospérité. Ces admirables dispositions ne purent faire lâcher sa proie à la mort, laquelle jeta dans la désolation tout l'Empire, y compris l'Alsace. C'est que celle-ci se flattait que le nouvel empereur, s'il avait vécu, eût appris à la connaître à fond. Ainsi, il serait arrivé à la conviction qu'elle n'est pas irréconciliable et qu'elle ne demande pas mieux que d'être franchement reconnaissante.

Cette Alsace, poursuivit l'orateur, aujourd'hui en deuil, ne désespère pas. Elle compte sur son nouvel empereur, que son auguste père s'est efforcé de former à son image et dont il vient de renouveler la promesse, de porter dans son cœur tous ses sujets, sans distinction, de s'efforcer d'être un souverain aussi bienveillant que juste, ne cessant jamais d'avoir en vue la pros-

périté du pays, en même temps que la conservation de la paix.

C'est la paix qu'il nous faut avant tout, disait en finissant Mgr Marbach, la paix religieuse en première ligne. Dans cette attente, les catholiques alsaciens ne manqueront jamais d'accorder leurs ferventes prières au nouvel empereur pour que, grâce à lui, s'affermisse cette paix qui est la source de la véritable prospérité.

Cette oraison funèbre, Guillaume II ne pouvait l'avoir oubliée en apercevant, après le banquet, celui qui l'avait prononcée. Que méditait-il alors contre lui pour lui infliger une humiliation publique ?

### **Le coup de foudre**

Le 21 juin 1901, Mgr Marbach, en tournée de confirmation, arriva sur le soir à Schirmeck. Toute la petite ville fut sur pied pour recevoir chaleureusement son ancien doyen. Resté aussi profondément attaché à cette loyale population, il fut touché jusqu'aux larmes. Pouvait-il soupçonner alors qu'à Strasbourg s'était amoncelé contre lui un orage qui, dans quelques heures, allait se décharger sur lui ? Quand, le lendemain matin, après avoir offert le saint sacrifice, il revint au presbytère, il y trouva M. l'abbé Hommel, secrétaire particulier de Mgr Fritzen, qui

lui remit une lettre de l'évêque lui-même. En voici la traduction suivie de la copie :

Strasbourg, le 22 juin 1901.

Monseigneur,

Je m'empresse de faire parvenir à Votre Grandeur la communication suivante: Je fus invité hier par le statthalter à venir ici aujourd'hui, parce qu'il avait à m'entretenir d'une affaire importante. Il s'ouvrit alors à moi de ce qui va suivre: l'Empereur avait renoncé, mais à contre-cœur, à la candidature Bulach (pour Metz); toutefois sous l'unique et expresse condition que Bulach devienne coadjuteur de Strasbourg. Vous alors, vous devriez vous adjoindre comme coadjuteur au nouvel évêque de Metz. Le pape et l'empereur se sont mis d'accord sur cette combinaison. M. de Puttkammer est chargé d'entrer en pourparlers avec vous. Le statthalter part ce soir pour Berlin. Toutes mes remontrances contre ce déplacement pour Metz ont été infructueuses. Je souffre extraordinairement d'avoir à vous faire part d'une si triste nouvelle. Sincèrement attaché et reconnaissant

† Votre dévoué Adolphe, év. de Str.

Strassburg, den 22. Juni 1901.

E. bischöflichen Gnaden!

Beeile mich, folgende Mitteilung zu machen. Ich wurde gestern vom Statthalter eingeladen, heute hierher zu kommen, da er in einer wichtigen Angelegenheit zu sprechen habe. Er eröffnete mir dann folgendes: Der Kaiser habe mit Widerstreben die Kandidatur Bulach fallen lassen, aber unter der Bedingung, dass Bulach Weihbischof von Strassburg würde. Sie sollen dann dem neuen Bischof von Metz als Weihbischof zur Seite stehen. Papst und Kaiser seien mit dieser Kombination einverstanden. Herr v. Puttkammer sei beauftragt, mit Ihnen zu verhandeln. Der Statthalter reist heute abend nach Berlin. All' mein Bemerkungen gegen Ihre Versetzung nach Metz war fruchtlos. Es tut mir ausserordentlich wehe, Ihnen eine so traurige Nachricht mitteilen zu müssen.

In herzlicher Liebe und Dankbarkeit

Ihr ergebenster

† Adolph, B. v. Str.

En remettant cette lettre, M. l'abbé Hommel fit comprendre à Mgr Marbach qu'il en connaissait le contenu et qu'il était venu pour rappor-

ter à Mgr Fritzen une réponse. On comprend l'effet que cette missive fit sur le sensible destinataire. Cependant il conserva son calme et il répondit à M. Hommel que, dans deux ou trois jours, il aurait terminé sa tournée de confirmation dans la contrée, et qu'à son retour à Strasbourg, il se mettrait directement en relation avec Mgr l'Evêque pour s'entretenir avec lui de cette affaire.

Deux jours après, Mgr Marbach reçut de Mgr Fritzen une seconde lettre :

Zillisheim, le 25 juin 1901.

Monseigneur,

Par la présente, je me permets de prier Votre Grandeur de vouloir bien, samedi prochain, ordonner un diacre et, quant à l'heure, de vous mettre en communication avec M. Ott.

L'entretien avec le statthalter m'avait tellement impressionné que j'ai passé une très mauvaise nuit et que, dimanche soir, à Zillisheim, je n'en pouvais plus. Ce qui me fait souffrir le plus, c'est le sacrifice qu'on exige de vous et la pensée qu'éventuellement j'aurai à me séparer de votre personne. Par une vraie disposition de la Providence, je lisais, lundi matin, la première méditation des Exercices de saint Ignace, celle qui recommande

si instamment la sainte indifférence. Je m'efforce de me l'approprier du fond de l'âme.

A l'instant, je reçois votre aimable lettre du 24 ct. J'approuve entièrement votre point de vue. Je suis, en général, étonné que Rome ne se soit pas directement mis en relation avec nous. Je regrette de ne pas m'être ouvert davantage au statthalter. Je devais m'interdire toute déclaration, jusqu'à plus ample information par Rome.

Avec mon sincère attachement et ma reconnaissance, je reste

V. d. Ad.

P. S. J'ai aussi, dimanche, fait par lettre, des observations au statthalter sur la manière avec laquelle doit être traité un coadjuteur de Strasbourg.

Zillisheim, den 25. Juni 1901.

E. Gnaden

Möchte ich hierdurch ganz ergebenst bitten, am Samstag die Weihe eines Diakons vorzunehmen, und mit Herrn Ott die Stunde bestimmen zu wollen. Die Unterredung mit dem Statthalter hat mich so ergriffen, dass ich eine sehr schlechte Nacht gehabt und, Sonntag, todmüde in Zillisheim ankam. Am meisten

schmerzt mich das Opfer, das man von Ihnen verlangt, und der Gedanke, mich eventuell von Ihnen trennen zu müssen. Der liebe Gott fügte es, dass ich am Montag morgen die erste Betrachtung der Exerzitien des hl. Ignatius las, in welcher so sehr die *sacra indifferentia* empfohlen wird. Ich bemühe mich, dieselbe wenigstens in dem höheren Teile der Seele hervorzurufen.

Eben erhalte ich Ihren lieben Brief vom 24. d. M. Ich billige ganz Ihren Standpunkt. Es wundert mich überhaupt, dass Rom uns keine direkte Mitteilung gemacht hat. Es tut mir leid, dass ich mich nicht besser dem Statthalter erklärt habe. Ich musste mich jeder Aeusserung enthalten, bis ich von Rom Mitteilung erhalten habe.

In herzlicher Liebe und Dankbarkeit verbleibe ich I. Ad.

P. S. Ich habe auch am Sonntag in einem Briefe an den Statthalter Vorstellungen gemacht über die Art und Weise, wie man den Weihbischof von Strassburg behandeln soll.

Mgr Marbach fut de retour à Strasbourg le 24 juin. Il écrivit aussitôt à Mgr Fritzen pour lui signifier que, ni l'empereur, ni qui que ce soit à Strasbourg n'avait le droit de lui faire une si odieuse proposition; qu'il allait s'adresser

au Saint-Père pour apprendre exactement ce qui se tramait contre lui.

Le 25, il reçut du Statthalter un écrit qui lui fit savoir que l'empereur demandait son déplacement pour Metz, en qualité de coadjuteur du nouvel évêque, et que Sa Majesté comptait sur son acceptation.

Mgr Marbach ne répondit pas.

Le lendemain, il vit arriver, à son domicile, M. de Puttkammer, secrétaire d'Etat, qui lui renouvela la proposition du statthalter. Il insista pour qu'elle fut acceptée, ajoutant, qu'au titre de coadjuteur de l'évêque de Metz, Rome ajouterait des distinctions spéciales et que le gouvernement lui accorderait une augmentation de traitement, au point qu'il pourrait être considéré comme évêque.

Toutes ces offres ne touchèrent pas Mgr Marbach. Il se contenta de dire au ministre: « J'ai écrit à Rome. J'attends une réponse. Le Saint-Père voudra m'indiquer la ligne de conduite que j'aurai à suivre. »

M. de Puttkammer n'insista pas davantage. Toutefois, sans tarder, il députa auprès de Mgr Marbach M. Hamm, conseiller ministériel. Celui-ci passait pour un charmeur, et il s'était toujours montré spécialement aimable pour le coadjuteur. Il fit de son mieux pour convaincre

le prélat, en affirmant que le gouvernement, dans cette affaire, n'avait rien fait sans s'être, tout d'abord, concerté avec Rome, et qu'à vrai dire, le Pape l'avait déjà désigné comme coadjuteur de l'évêque de Metz, qu'il était donc quasi de son devoir de se soumettre. Et il ajouta : « Le Saint-Père vous en sera reconnaissant, et le gouvernement, comme vous l'a déjà fait comprendre M. de Puttkammer, vous fera une position d'évêque. »

Mgr Marbach se contenta de donner à M. Hamm la réponse qu'avait eue le ministre. Il ajouta toutefois qu'il irait à Metz si le Saint-Père l'exigeait. M. Hamm s'autorisa de ces dernières paroles pour faire accroire dans son entourage que, dans cet entretien, Mgr Marbach avait aussitôt, sans condition, donné son consentement à devenir le coadjuteur du nouvel évêque de Metz. Mgr Marbach apprit plus tard, quand il avait déjà pris sa retraite, cette tartuferie. Sur-le-champ, le 17 décembre, il écrivit à M. Hamm pour l'accuser de mensonge. Celui-ci se garda bien de répondre.

Après la visite de ce dernier, Mgr Marbach reçut une réponse de Rome. Elle vint du cardinal Rampolla. Il y était dit, sans ambages, qu'au Vatican on n'avait aucune connaissance de négociations entre le pape et l'empereur d'Allemagne concernant la coadjutorerie de Metz,

et que, pour lui, le Saint-Père ne songeait pas à l'éloigner de Strasbourg.

De cette réponse de Rome, Mgr Marbach fit part à M. Hamm qui n'avait pas tardé à revenir le voir. Le Conseiller, de prime abord décontenancé, se reprit et, payant d'audace, chercha à persuader à son interlocuteur qu'il y avait confusion. Le gouvernement allemand, disait-il, avait réellement chargé son représentant à Rome de faire, à cet effet, des démarches au Vatican. Celles-ci ont-elles été remises? Le mystère sera bientôt éclairci, ajouta M. Hamm en s'esquivant.

Mgr Marbach avait strictement gardé le silence sur ce qui venait de se passer. Mais on en eut vent dans le diocèse et on en fut révolté. Il écrivit une seconde fois à Rome, priant instamment qu'il fût renseigné explicitement. Le cardinal Rampolla répondit, par retour du courrier, que l'empereur venait de se mettre en relation avec le Saint-Père pour le faire nommer coadjuteur de l'évêque de Metz, mais que Sa Sainteté n'était pas disposée à lui faire quitter Strasbourg.

Cette lettre rassura Mgr Marbach; mais quelques jours après, il vit revenir chez lui M. Hamm. Le conseiller, raide cette fois-ci, lui déclara que, s'il refusait sa nomination pour Metz, il ne lui restait qu'à donner sa démission

de coadjuteur de l'évêque de Strasbourg: « C'est que, disait-il avec effronterie, die Stelle muss frei sein, le poste doit être libre. »

A la brutale sortie du fonctionnaire allemand, Mgr Marbach opposa autant de calme que de fermeté. Il répondit que le Souverain Pontife, de sa seule autorité et sans une intervention étrangère, l'avait nommé coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, que lui avait accepté ce poste par obéissance et qu'il ne pouvait s'en démettre que sur l'ordre de Celui qui le lui avait imposé. Il ajouta, qu'à la rigueur, il pouvait considérer comme non-avenue la nouvelle proposition, mais qu'il allait pour la troisième fois s'adresser au Saint-Père pour connaître exactement sa volonté et qu'il s'y soumettrait quelle qu'elle puisse être. Le cardinal Rampolla s'empessa de répondre, lui révélant que le Saint-Père venait d'être mis dans une situation embarrassante, mais qu'il se gardait bien de lui conseiller de prendre sa retraite, que ce serait toutefois rendre un grand service à Sa Sainteté si, de lui-même, il voulait offrir sa démission: Elle serait ainsi tirée d'une grande difficulté vis-à-vis de l'empereur.

Sur quoi, Mgr Marbach n'hésita plus. Il fit savoir aussitôt au Cardinal que, pour rendre service à l'Eglise, aucun sacrifice ne lui était de trop, et que, sur-le-champ, il donnait sa dé-

mission. Cependant il se permit de faire la respectueuse observation que le Saint-Siège, cédant au gouvernement allemand pour une cause si importante, risquait tôt ou tard d'être entraîné dans une voie où pourrait l'attendre une contrainte plus malheureuse encore contre les droits de l'Eglise.

Cette lettre était du 7 août. Le 10, le cardinal fit la réponse suivante: « Sa Sainteté a beaucoup apprécié le sentiment de déférence à ses désirs dont vous vous êtes inspiré en accomplissant un acte qui vous coûte un peu de sacrifice. Mais Elle ne veut pas que votre dévouement filial reste sans un témoignage public de son approbation et de la bienveillance qu'Elle a pour votre personne. C'est pourquoi le Saint-Père veut que vous ayez le titre d'Archevêque. En vous l'annonçant de la part de Sa Sainteté, je suis bien aise d'ajouter que rien ne s'oppose à ce que vous vous entendiez directement avec le gouvernement. Je crois que ces négociations concernent ce qui se rapporte à votre pension, et je crois qu'aucune difficulté ne surgira là-dessus. En attendant, je vous renouvelle les sentiments de sincère dévouement avec lesquels je suis

Votre affectionné serviteur

Rampolla.

Au reçu de cette lettre, Mgr Marbach, de Wissembourg où il prenait quelques jours de repos, écrivit au statthalter pour lui annoncer que le Saint-Père l'autorisait à donner sa démission comme coadjuteur de l'évêque de Strasbourg. Il ajoutait qu'il ne faisait aucune difficulté de l'offrir, convaincu qu'il rendait service au Souverain Pontife.

De retour à Strasbourg, sur invitation, il se rendit chez M. Pétri, ministre des Cultes, où il signa sa démission. Celui-ci avait d'abord demandé au prélat de s'adresser directement à l'empereur pour être autorisé à démissionner. Mgr Marbach se contenta de hausser les épaules. Le ministre n'insista pas; mais dans une seconde entrevue, il essaya de parler d'une réduction du chiffre de la pension. Le prélat répondit qu'il ne demandait, sous ce rapport, ni plus ni moins, que ce qui avait été convenu entre le pape et l'empereur, c'est-à-dire, le traitement d'un coadjuteur. M. Pétri comprit qu'il allait de l'honneur de l'Etat de ne pas marchander. Mgr Marbach eut, comme pension, le traitement de coadjuteur, sans le moindre supplément, ce qui le mit dans la nécessité de vivre plus modestement que jamais.

Quelques jours plus tard, il reçut du cardinal Rampolla la lettre suivante:

Monseigneur,

Votre lettre du 17 m'a informé que la question de votre pension a été réglée avec le gouvernement. Le Saint-Père, auquel j'ai communiqué le contenu de votre lettre, en a été satisfait et il a répété, encore une fois, que vous avez bien mérité le titre d'honneur qu'Il a voulu vous décerner. Sa Sainteté compte aussi sur votre dévouement au Saint-Siège pour ne pas douter de la prudence par laquelle, demeurant en Alsace, vous tâcherez de ne pas créer des difficultés ou des embarras aux autorités ecclésiastiques ou gouvernementales de votre résidence. Sans l'apaisement des esprits, le bien ne peut pas se faire. C'est ce que vous dites vous-même dans votre lettre. Je suis donc bien sûr que vous ne voudrez rien faire qui puisse empêcher ou retarder cet apaisement des esprits.

Agréez.....

Rome, le 22 août 1901.

Par retour du courrier, Mgr Marbach répondit au cardinal qu'il se renfermerait dans la plus stricte solitude, qu'il ne lui échapperait jamais une parole, qu'il ne poserait aucun acte dont pourrait être retardé ou empêché cet apaise-

ment, qu'il avait déjà fermement pris cette résolution avant l'avertissement que venait lui donner le Saint-Père, par Son Eminence.

La nouvelle lettre, qu'à la date du 29 août lui adressa le cardinal, donne l'idée de la satisfaisante impression que ses dernières déclarations avaient faite à Rome. Cette lettre, la voici :

Monseigneur,

Le Saint-Père était bien sûr que, dans l'avenir, votre vie serait aussi digne qu'elle a été dans le passé. Il n'a jamais douté ni de vos sentiments, ni de vos aspirations pour le bien. Néanmoins, le récit de votre lettre du 24 Lui a été très agréable. Il veut bien, par mon entremise, vous faire les éloges que vous méritez. Sa Sainteté insiste pour vous décerner un titre d'honneur, lequel sera un témoignage public de son estime et de sa bienveillance pour vous. J'ai même le plaisir de vous annoncer que l'ordre a été donné d'expédier le Bref par lequel le titre d'Archevêque doit vous être décerné. Ce sera encore à moi de vous envoyer ce Bref aussitôt qu'il sera rédigé, parce que le Saint-Père ne veut pas qu'il vous coûte aucun frais. Je ne terminerai pas cette lettre sans vous remercier, au nom de Sa Sainteté, de l'offrande de 100 fr. que vous avez

bien voulu me remettre pour le denier de St-Pierre; et je saisis cette occasion de me dire de nouveau

Votre affectionné serviteur

Rampolla.

A cette aimable missive, Mgr Marbach répondit immédiatement. Il remercia le Saint-Père de sa touchante bienveillance à son égard. En même temps, il le pria de ne pas songer à le nommer archevêque. Son honneur, disait-il, lui prescrivait de refuser cette haute distinction, parce que le gouvernement allemand, dès les premiers pourparlers au sujet de sa démission, la lui avait fait entrevoir.

De là, un nouvel écrit du cardinal:

Monseigneur,

En répondant à votre lettre du 2 ct., je dois d'abord vous dire, de la manière la plus formelle, que c'est seulement à l'initiative du Saint-Père que vous devez votre promotion comme archevêque. Le gouvernement allemand n'y est entré nullement; mes lettres précédentes le faisaient comprendre. Mais maintenant, je crois opportun de vous le dire même plus explicitement. Néanmoins, en vue de ce que vous disiez et pour ne donner aucun

prétexte aux commentaires des journaux, le Saint-Père croit qu'il convient de remettre à plus tard le dessein que je vous ai déjà manifesté et que je ratifie encore, aujourd'hui, en son auguste nom. Il m'est agréable d'avoir cette nouvelle occasion pour me redire, avec les sentiments de parfaite estime.

Votre affectionné serviteur

Rampolla.

Rome, le 9 septembre 1901.

A cette date, toute l'Alsace avait connaissance de l'injustice criante à laquelle avait dû se soumettre Mgr Marbach. Un cri de réprobation s'éleva dans tous les rangs de la population. Mais ce fut surtout le clergé qui manifesta son indignation. Le gouvernement craignait-il de s'attirer des embarras? Avait-il dénoncé cet état d'esprit à Rome? Toujours est-il que Mgr Marbach reçut du Vatican une nouvelle note, très courtoise, en un sens, l'engageant à n'attirer personne vers lui et à ne pas donner de dîners.

Donner des dîners, Mgr le Coadjuteur Marbach ne l'avait jamais fait. A sa table, toujours très frugale, il avait seulement fait asseoir, parfois, l'un ou l'autre ami qui était venu le surprendre. Accaparer le monde, par le moyen de

la fourchette, c'était la politique des hauts fonctionnaires allemands. Aussi se contenta-t-il de sourire. Mais ce qui le révolta, ce fut le conseil que se permit alors de lui donner un personnage important, sans doute inspiré par Berlin, de quitter l'Alsace — de s'établir à l'étranger — c'est-à-dire de se condamner à l'exil.

### Retraité

Si la destitution de Mgr Marbach avait déjà révolté les Alsaciens les plus indifférents, que ne devait pas en éprouver le prélat lui-même, connu pour son noble caractère et la délicatesse de ses sentiments ? Son cœur en ressentit sûrement une blessure si profonde à ne pouvoir plus se cicatriser. Mais cette blessure, il la couvrit toujours soigneusement.

Dans les entretiens avec l'un ou l'autre haut fonctionnaire auquel il avait à se prêter quand lui fut soumis le projet de sa déposition, il n'avait jamais manqué de relever, sans ménagement, l'injustice qu'on allait lui faire subir. Quand elle fut consommée, il n'en parla plus à qui que ce fût. Jamais, dans aucune circonstance, il ne proféra de plainte, ni contre les auteurs de sa révocation, ni contre ceux qui auraient dû s'y opposer avec fermeté, ni contre les bénéficiaires de sa disgrâce. Quand on es-

sayait de lui en parler, il détournait aussitôt la conversation. Il avait reçu des lettres de condoléance très nombreuses. Il les avait généralement laissées sans réponse. Tout au plus fit-il parvenir un laconique accusé de réception à des personnages importants. Jusque dans sa physionomie il réussit à faire paraître le calme qu'il gardait. En un mot, il se montrait l'agneau des saintes Ecritures qui se laisse tondre sans élever la voix. Cette force d'âme presque surhumaine, d'où lui venait-elle ?

Généralement, tout homme cruellement éprouvé cherche à découvrir autour de lui un ami, dans le sein duquel il puisse déverser l'amertume qui remplit son cœur. Ce soulagement, le coadjuteur déposé ne le demanda pas aux vivants. Il alla tout d'abord à Celui qui avait fait cette touchante invitation : « Venez à moi, vous qui êtes accablés de souffrances, venez, je vous soulagerai. » Depuis son enfance, il s'était senti attiré vers le tabernacle. Comme évêque, il eut sa chapelle privée ; il y passait toujours une grande partie de son temps libre. Sa disgrâce l'y amenait plus fréquemment encore. Dès le commencement, il s'était fermement proposé de ne jamais envisager l'injustice dont il avait été la victime. Mais il ne pouvait pas toujours empêcher que le souvenir ne s'en réveillât en lui. Son personnel le remarquait aux plis de son

front, et voyait qu'il se dirigeait alors, en toute hâte, dans sa chapelle, et qu'en en revenant il avait le visage rasséréiné. Jamais sa croix ne le courbait: c'est qu'il était devenu le familier de Celui qui a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Il s'était fait encore le familier d'un autre puissant consolateur: ce fut le patriarche Job, l'homme qui, avant le Christ, avait eu à gravir le chemin de croix le plus rude. Comme le raconte le Livre qui porte son nom, Job, dans la première partie de sa vie, avait connu une prospérité sans pareille. A un moment donné, Dieu se retira de lui et permit que lui fussent ravis tous ses biens, y compris ses sept enfants. Il ne lui laissa que la vie, mais une vie plus horrible que la mort. Job alors donna cours à l'immense douleur qui l'oppressait. Ce n'étaient pas de simples plaintes qu'il exhalait. Comme un lion mortellement blessé, il poussait, comme il le confessa lui-même, des rugissements à faire trembler le sol et à ébranler les murailles, pour les faire pénétrer dans le cœur de Dieu et en arracher la compassion. C'est à ces rugissements que notre nouveau Job prêtait l'oreille, tous les jours, sans exception. Oui, tous les jours, il prenait en main ce livre qui, par la sublimité des pensées et la beauté de l'expression, surpasse les autres livres sacrés. C'est ainsi qu'il s'in-

carna en quelque sorte à ce martyr, non pour rugir, mais pour s'écrier avec lui: « Dieu me l'a donné! Dieu me l'a repris! Que son saint nom soit béni! »

Congédié, comme on vient de l'apprendre, Mgr Marbach fut relégué dans ce qu'on peut appeler les inutilités et exposé à l'inactivité par le fait même. Mais inactif, il ne l'avait été jamais; jamais il n'avait perdu son temps. Aussi dans les nouvelles conditions où il se trouvait, il régla aussitôt tous les moments de sa journée. Il accorda tout d'abord une place privilégiée aux exercices de piété, puis à l'étude, et, prenant en main la plume, il composa son « *Carmina Scripturarum* ».

C'est un gros volume de près de 700 pages in-8°. Y sont réunis les Répons, les Antiennes, les Introïts, les Graduels avec les Communions qui sont chantés, soit à la messe, soit aux vêpres les dimanches et jours de fête. Ils sont au nombre de 4246. L'auteur indique que tous ces chants sont tirés des Saintes Ecritures, de tels livres, de tels chapitres, avec les numéros du chapitre. C'est un vrai travail de bénédictin. Par cette publication, Mgr Marbach voulait avant tout faire comprendre que ce n'était pas la Réforme qui avait retiré la Bible de dessous le boisseau, puisque l'Eglise, dès les premiers temps, avait fait les extraits les plus importants

et les plus considérables des principaux livres sacrés, pour les faire lire et chanter, et ainsi en donner connaissance aux fidèles. Mais par cet ouvrage, il avait encore en vue le clergé. Il lui ouvrait une nouvelle source de documents pour les instructions au peuple, instructions nourries de la moëlle de la Révélation, autrement efficaces que celles qui sont inspirées par des auteurs superficiels de notre temps. Par les « *Carmina Scripturarum* » a été enrichie notre littérature ecclésiastique.

La solitude avait toujours été le charme de Mgr Marbach; retiré, il ne tenait pas à recevoir de visites et ne faisait que celles qu'un devoir lui imposait. Sa correspondance épistolaire était devenue à peu près nulle. Pendant le jour, il ne se reposait que lorsqu'il était souffrant. Sa seule distraction, à Strasbourg, était, après le dîner, de faire un petit tour en ville. A Wissembourg, sous ce rapport, il se donnait plus de latitude.

Aussitôt après sa déposition, il s'était proposé, mais de sa propre initiative, de s'établir pour le reste de sa vie dans sa ville natale, de préférence dans la maison paternelle; mais celle-ci était trop petite et ne pouvait être chauffée suffisamment en hiver. Et ne trouvant pas d'autre logement dans cette ville, il fut obligé de garder celui de Strasbourg, diminué

toutefois. Mais avec le soleil de mai, il avait hâte de partir pour Wissembourg, dans ses pénates, pour y passer l'été. Ami de la belle nature, il se trouvait en paradis dans ce pittoresque pays.

Hors ville, à une vingtaine de minutes de la maison paternelle, dans une charmante solitude, il possédait un jardin potager, avec quelques arbres fruitiers et un peu de vigne. D'un côté, on dominait la ville. Du côté opposé, le jardin était longé par la Lauter, dont le courant faisait marcher, en face, un moulin rustique qui donnait comme de la vie à ce paisible paysage. On y arrivait par une allée bordée de beaux arbres. Cette allée longeait les remparts, tapissés de ce côté de vigoureux espaliers. C'est ce chemin que Mgr Marbach prenait chaque après-midi pour se rendre dans son ermitage. Il y avait fait élever une spacieuse gloriette où, tout en respirant le bon air, il pouvait, à l'aise, se délasser, prier et étudier. Je dis « ermitage », c'est que le propriétaire n'y recevait personne. Il n'avait là que son fidèle domestique, Joseph, qui soignait le jardin. Il ne voulait pas non plus être accompagné quand il se rendait dans ce lieu de délices ; cela pour un motif spécial.

Les pauvres de la ville, surtout les pauvres honteux, eurent bientôt connaissance de cette promenade de leur charitable compatriote,

pour l'attendre et pour recevoir discrètement l'aumône, large toujours autant que possible.

Un an avant sa mort, ses forces commencèrent à décliner. Il ne lui fut plus possible de faire cette promenade à pied. Il s'y fit alors conduire par son domestique sur une chaise roulante. Mais il tenait à rester en relation discrète avec ses pauvres. Quand, de loin, il en apercevait un qui cherchait à se dérober par fausse honte, il faisait arrêter la voiturette et, sous prétexte qu'il avait oublié quelque chose à la maison, il y renvoyait le domestique, pour rester seul avec le pauvre qui l'intéressait spécialement.

Dans sa retraite, comme antérieurement, il s'ingéniait toujours à être bon. Or, Dieu assista merveilleusement celui qui souffrait et qui ne cessait de pratiquer la vertu qui rapproche le plus de la divinité.

### Délivrance

La guerre de 1914 ne contribua pas peu à abréger la vie de Mgr Marbach. Le pieux prélat n'avait jamais fait ce qu'on appelle communément de la politique. Mais profondément attaché à la France, à l'Alsace et à l'Eglise, il suivait

toujours avec sollicitude les événements qui pouvaient avoir de l'influence sur cette triple patrie. Et comme il connaissait bien l'Allemagne, il ne s'était jamais fait illusion sur les projets belliqueux de cette nation contre la France. Il prévoyait même que la guerre, une fois déclarée, ne tarderait pas à s'étendre sur le monde entier. Mais ce qui dépassait sa prévision, c'était la barbarie avec laquelle l'Allemagne devait la faire, même en Alsace. L'Alsace, il est vrai, était restée attachée à la France, mais noblement. Pendant les 44 années d'annexion, elle s'était laissée exploiter, humilier, sans se permettre un acte de rébellion ou de vengeance. Quand, au mois d'août, l'empereur Guillaume II décréta la mobilisation, tous les Alsaciens incorporés à l'armée allemande obéirent, il est vrai, la mort dans l'âme. L'Alsace méritait donc alors des égards, et cela d'autant plus que l'Allemagne était persuadée, dès les débuts des hostilités, qu'elle ne perdrait pas cette province. Quand les troupes allemandes mirent le pied en Alsace, leurs commandants leur signifièrent brutalement qu'elles devaient se considérer en pays ennemi et qu'elles ne devaient y ménager ni leur poudre ni leurs poignards. Un régime de terreur fut aussitôt inauguré; l'usage de la langue française défendu, sous peine d'emprisonnement. C'est par milliers que nos compatriotes furent incarcérés,

comme des criminels, pour avoir laissé échapper une simple expression française.

Près de 60 villages, le long des frontières, avec les villes de Thann, de Cernay et en partie de Guebwiller et de Munster, furent mis à feu et à sang. Des hommes inoffensifs, des jeunes gens de 15, 16 ans furent passés par les armes, sans qu'on eût à leur reprocher un acte blâmable. Hommes, femmes, enfants, vieillards au delà de 50.000 furent arrachés à leurs habitations et traînés dans différents pays d'outre-Rhin, n'ayant eu l'autorisation d'emporter que ce qu'ils pouvaient prendre en main. Et comme la plupart étaient catholiques, ils furent parqués dans des localités protestantes qui se firent, en général, un devoir de les persécuter dans leurs sentiments religieux. Quant à nos compatriotes, tolérés chez eux, ils virent, nuit et jour, l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête, et cela, en raison de leur honorabilité. Ils ne pouvaient plus vivre qu'en tremblant, livrés, en outre, à la famine.

On se représente facilement ce que devait souffrir alors Mgr Marbach si sensible et si attaché à ses compatriotes. Les soucis le rongèrent, au commencement des hostilités qui étaient favorables aux Allemands. Toutefois, jamais il ne désespéra du succès final. « La France, disait-il dans l'intimité, est la seule nation sur

laquelle peut encore compter l'Eglise. L'Allemagne, entièrement prussianisée, a en vue, par cette guerre surtout, l'écrasement de notre sainte religion, Dieu ne saurait lui accorder la victoire. » Son cœur, toutefois, ne cessait de saigner, à la pensée de l'effroyable danger auquel la France était exposée. Lorsque, parfois, un ami venait lui apporter de bonnes nouvelles, obtenues par contrebande, il était transporté de joie. Sa frêle santé néanmoins s'ébranlait de plus en plus. La famine qu'endurait alors l'Alsace lui imposait aussi de dures privations; mais il réussit à se tenir debout, continuant sa vie ordinaire pendant les années 1915 et 1916, passant l'été à Wissembourg, où il put faire sa promenade quotidienne au jardin.

Au mois de juillet 1916, il célébra son jubilé sacerdotal, mais dans la plus stricte intimité.

Deux mois après, le 10 septembre, à Wissembourg, il eut un fort refroidissement. Ses intestins en furent violemment éprouvés. Malgré tous les soins que lui prodigua aussitôt son ami, le Dr Ohliger, la maladie empira. Ce dernier lui conseilla alors de se faire transporter, sans retard, à Strasbourg, pour consulter un spécialiste. Le malade quitta Wissembourg le 12. Le voyage devait aggraver son mal. Le chemin de fer ne marchait pas régulièrement et avait des retards.

A son arrivée à Strasbourg, il ne lui fut pas possible de trouver une voiture pour le conduire à son domicile. Il dut faire le chemin à pied. Le lendemain, la maladie fit des progrès si effrayants que la fin paraissait imminente. Aussi demanda-t-il à recevoir les derniers sacrements. Il les reçut avec la plus touchante piété. Quelques heures après, les douleurs diminuèrent au point que tout danger semblait écarté. Ce mieux-aller, malheureusement, ne se maintint pas. Déjà le jour suivant, les complications internes augmentèrent. Deux médecins spécialistes vinrent le soigner. Ils ne purent lui procurer de soulagement que par des opérations très douloureuses. A partir de ce moment, il souffrit un vrai martyre.

Il le supporta, imitant le Christ dans son agonie. Il souffrait surtout de certains soins médicaux, indispensables, il est vrai, mais qui répugnaient à son exquise délicatesse. Ce qui lui pesait encore, c'était de ne plus pouvoir offrir le saint sacrifice. Pour s'en dédommager, dès qu'il allait un peu mieux, il se levait, se faisait habiller et, appuyé sur son domestique, il se traînait dans sa chapelle, où il s'abîmait dans l'adoration du T. S. Sacrement. Il n'en sortait qu'après s'être arrêté devant la statue de la Ste Vierge, la saluant profondément, ainsi que les autres saints représentés dans son ora-

toire. Mais ce qui surtout lui procurait la plus douce consolation, c'était la sainte messe que presque chaque jour l'un ou l'autre prêtre venait dire dans sa chapelle. Il pouvait y assister de son lit d'où, par la porte ouverte, il lui était possible d'apercevoir l'autel. Il recevait alors la sainte communion quand son estomac, souvent bouleversé, le lui permettait. Tout le temps qu'il fut alité, il tenait en main le crucifix, tantôt le baisant affectueusement, tantôt le pressant sur son cœur, tantôt conversant à haute voix avec le divin Crucifié. A vrai dire, il ne s'occupait plus que de Dieu. La terre, il ne l'entrevoit plus. Ses souffrances étaient habituellement atroces, sans toutefois lui arracher de vraies plaintes. Ce n'était que par de faibles gémissements qu'il les manifestait. Parfois les souffrances se calmaient un peu; on lui faisait alors espérer qu'il pourrait se rétablir. Sur quoi il répondait: « Oh! alors, j'emploierai le temps mieux que par le passé. »

Il avait été, toute sa vie, d'une sobriété exemplaire, se contentant de mets très simples. Pendant cette maladie, les médecins lui prescrivirent une nourriture plus recherchée, plus substantielle: il la prit à contre-cœur.

Mais ce qui lui fut spécialement pénible, c'était de ne pouvoir plus prier. Cette épreuve, notre saint malade l'adouçissait en faisant souvent

sur lui le signe de la croix avec une piété des plus touchantes. Les derniers jours, n'ayant plus la force de lever le bras, son domestique dut lui prendre la main et la porter jusqu'au front, pour y appliquer le signe de la Rédemption.

Pour ce service, comme pour tous les autres que son personnel eut à lui rendre, il savait remercier de façon à provoquer les larmes. Et quand la voix vint à lui manquer, c'était par un bien doux sourire qu'il exprimait sa profonde reconnaissance.

A tous les prêtres qui vinrent le visiter, il demandait leur bénédiction. La sienne, il la donnait chaque soir à son domestique quand il se retirait pour la nuit, laissant à une religieuse le soin de le veiller. Un soir, le bon Joseph avait été privé de cette grâce. Le lendemain, le malade lui en fit la remarque, et en le bénissant, il lui renouvela une observation, autrefois souvent faite à d'autres, que les fidèles devaient grandement tenir à une bénédiction épiscopale, à cause des précieuses indulgences qui y sont attachées.

Se rendant compte que sa fin approchait, il rendit grâces à Dieu de l'avoir ainsi prévenu, quoique, disait-il, il se fût, depuis le Grand Séminaire, souvent occupé du moment où il devait rendre son âme à Dieu. Il l'envisagea

fermement dès qu'il sentit que la vie s'en allait. Il attendit la mort avec l'humilité des saints, mais aussi avec confiance, même joyeusement. N'avait-il pas toujours vécu au ciel plus que sur terre! Et le ciel, il le voyait alors entr'ouvert. De là l'héroïsme avec lequel il supportait ses cruelles souffrances, héroïsme qu'entretenait la pensée qu'ainsi il abrégait son purgatoire, et qu'il n'aurait pas à attendre trop longtemps pour contempler face à face Celui qu'il avait sans cesse aimé par-dessus tout.

Il conserva sa présence d'esprit jusqu'aux deux derniers jours. Son agonie fut calme; elle prit fin, le 15 octobre 1916, à 9 h.  $\frac{1}{2}$  du matin, le jour de la fête de Ste Thérèse, patronne de sa bien-aimée sœur.

C'était un dimanche.

Lorsqu'après la Grand'messe, le bourdon de la cathédrale annonça son décès, ce fut un gémissement général dans cette ville où, pendant sa maladie, on avait tant prié pour son rétablissement. La porte de son logement, consignée jusque-là, s'ouvrit alors pour donner accès auprès de sa dépouille mortelle, exposée dans les ornements épiscopaux. Depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, on se pressait dans la chambre mortuaire. Les catholiques ne furent pas seuls à accourir pour rendre leurs derniers

devoirs à celui qu'ils avaient toujours vénéré comme un saint, comme une gloire de l'Eglise. Des protestants, des israélites, jusqu'à des libre-penseurs vinrent honorer celui qu'ils appelaient l'honnête homme par excellence. Les âmes pieuses apportèrent avec elles des objets de piété qu'elles appliquaient au corps transfiguré et qu'elles emportaient comme des reliques.

Ses obsèques eurent lieu à la cathédrale, le 18, en présence d'une foule immense, dans laquelle se remarquaient, au milieu d'un clergé très nombreux, les personnalités les plus honorables de l'Alsace. Mgr Fritzen présidait cette cérémonie. Il n'y eut point d'oraison funèbre. De son vivant, le défunt l'avait interdite formellement.

De Strasbourg, le corps fut transporté à Marienthal. Le fervent serviteur de la Mère de Dieu voulait être enterré auprès du premier sanctuaire de l'Alsace, dédié à celle qui, après Dieu, avait eu la première place dans son cœur. Marienthal avait toujours été son pèlerinage favori. C'est là, comme professeur à Strasbourg, qu'il donnait aussi souvent que possible rendez-vous à ses parents et surtout à sa bonne sœur. Il n'était donc pas étonnant qu'il voulût reposer, non dans la basilique, mais au cimetière commun, au pied de la grande croix. L'enterrement qui eut lieu le 19 fut présidé par

Mgr de Bulach. L'assistance, composée tant de prêtres que de laïques marquants, fut très nombreuse. Personne ne prit la parole; les circonstances ne l'eussent pas permis. D'ailleurs, devant cette tombe, dans laquelle on descendait, avant le temps, cet homme d'élite indignement sacrifié, il n'y avait pas un cœur qui ne manifestât un deuil saisissant.



ARMES DE MONSEIGNEUR  
MARBACH

# CARMINA SCRIPTURARUM

SCILICET

**ANTIPHONAS ET RESPONSORIA**

EX SACRO SCRIPTURÆ FONTE

EX LIBROS LITURGICOS

**SANCTÆ ECCLESIAE ROMANÆ**

DERIVATA

COLLEGIT ET EDIDIT

**CAROLUS MARBACH**

EPISCOPUS TITULARIS PAPHIENSIS

1 fort volume in-8<sup>o</sup> de 165\* et 595 pages  
broché, Prix réduit: **10.— Frs.**  
(a paru avec préface française ou allemande)

---

**F. X. LE ROUX & C<sup>IE</sup>, Editeurs**

34, Rue des Hallebardes

**STRASBOURG**

Compte de chèques postaux Strasbourg No 918.